

# Premières publications

---

Victor Hugo

Publication: 1819

Source : Livres & Ebooks

# Chapitre 1

Sur ce palmier qui te balance, Dors, tendre fruit de mon amour ; Mes bras, quelques instants, ont porté ton enfance, Ce fragile palmier te soutient à son tour ; Ainsi me berçait l'espérance. Dors en paix sur ce frêle appui. Si le vent vient gémir sur ta tombe légère, Le vent te dira que ta mère Gémit sans cesse comme lui. Aussi longtemps que les pleurs de l'aurore Mouilleront ton front pâle, en arrosant les fleurs ; Aussi longtemps, mon fils, ta mère, qui t'adore, Te viendra baigner de ses pleurs. Tout sur l'arbre de mort te peindra ma souffrance : Si pourtant le ramier, de ses accords touchants, Te fait entendre la cadence, Ne crois pas de ta mère entendre les doux chants : Car ta mère avec toi veut garder le silence. Tu n'es donc plus ? mes yeux ne te verront jamais Rire et folâtrer dans nos plaines, Poursuivre le chevreuil de sommets en sommets, Et gravir le vieux tronc des chênes. Je ne te verrai point, dans l'âge des amours, Quand un duvet léger t'embellirait à peine, À ta craintive amante apportant tous les jours, Le fruit d'une chasse lointaine, Lui demander, pour prix des dépouilles des ours, L'une de ses tresses d'ébène. Nos guerriers ne me diront pas Ton fils est digne de son père Il porte sans frémir la lance des combats, Et le calumet de la guerre. Je vivrai comme une étrangère, Et l'on dira : Son fils est le jouet du vent ; Il n'est point mort en brave, étendu sur la terre ; C'est lui dont le cercueil mouvant Courbe le palmier solitaire.

Tu n'es plus : quel est mon malheur ? Tes yeux, à peine ouverts, sont fermés à l'aurore ; Je fus un instant mère : hélas ! à ma douleur, Cher enfant, je crois l'être encore.

Au sommet du triste palmier, Ce berceau, qui te sert de tombe, Servira de nid au ramier Ou de demeure à la colombe, Et quand demain l'astre des jours Tiendra ton froid cercueil de sa couleur riante, Au fond de ta couche odorante, L'oiseau s'éveillera : tu dormiras toujours.

Quand pour bénir l'enfant, dont sa fille est la mère, Viendra mon père aux cheveux blancs ; Je guiderai ses pas tremblants Au pied de l'arbre funéraire ; Que lui

dirai-je, hélas ? son regard attristé Se remplira des pleurs, dont ici je t'arrose... Le  
fils que j'ai porté repose Sur le palmier qu'il a planté.

V. M. HUGO.

[Le Lycée français, 18 septembre 1819.]

## Chapitre 2

Ici des "machines" qui parlent, là des bêtes qu'on adore <sup>1</sup> .

VOLTAIRE, *l'Ingénu* .

Tandis qu'en mon grenier, rongant ma plume oisive, Je poursuis en pestant la rime fugitive, Que vingt pamphlets nouveaux, provoquant mon courroux, Loin d'échauffer ma veine, excitent mes dégoûts, Que tour-à-tour j'accuse, en ma rage inutile, Et ce siècle fécond et mon cerveau stérile, Ce maudit Télégraphe enfin va-t-il cesser D'importuner mes yeux, qu'il commence à lasser? Là, devant ma lucarne! il est bien ridicule Qu'on place un télégraphe auprès de ma cellule! Il s'élève, il s'abaisse; et mon esprit distrait Dans ces vains mouvements cherche quelque secret. J'aimerais mieux, je crois, qu'on me forçât de lire Ce nébuleux *Courrier*; dont au moins je peux rire de quelque calomnie ou autre gentillesse.

Je serais bien de ceux qui disent : ce n'est rien, C'est le *Courrier* qui calomnie ;

mais cette insouciance tourne toute au profit de l'agresseur. Je demanderai donc la permission d'exhumer un paragraphe du *Courrier* (vendredi 1er octobre) relatif à une ode, intitulée *les Destins de la Vendée* .

« M. Hugo, poète lauréat de Toulouse, inspiré par une fameuse notice de M. de Châteaubriand, vient de publier une ode sur la guerre de Vendée. Sous le charme de l'inspiration, le poète semble voir la Vendée en insurrection :

Marches-tu, ceinte de tes armes, Au premier rang de nos guerriers ?

<sup>1</sup>ERRATUM. - Dans cette phrase de Voltaire ( *Ingénu* , chap. XI), le copiste a substitué le mot *machines* au mot *bêtes*; nous nous empressons de rendre aux bêtes ce qui leur appartient; nous ne nions pas qu'elles ne parlent, car nous connaissons des gens prêts à nous prouver qu'elles écrivent.

Il voudrait du moins que la Vendée lui montrât des *palais* bâtis en reconnaissance nationale des exploits de ses guerriers :

Montre-moi quels palais ont remplacé le chaume  
De tes rustiques chevaliers.

Et quel est, suivant M. Hugo, trop fidèlement inspiré par M. de Chateaubriand, à qui, d'ailleurs, il a dédié son ode, quel est le plus beau titre des Vendéens à la reconnaissance nationale ? Ils ont vu fuir devant eux ces *soldats terribles*,

Devant qui fuyait l'étranger.

C'est-à-dire ils ont combattu et même vaincu des Français ! C'est ce qui fait dire à M. Edmond Gérard, dans la *Ruche d'Aquitaine*, « il y a tout à-la-fois poésie de sentiments, de pensées et d'expressions... l'on y remarque des traits d'un lyrisme parfait. »

Ce petit article m'a appris une chose. Je savais bien qu'on ne pouvait pas lire le *Courrier*, mais j'ignorais que le *Courrier* ne sût pas lire. Et en effet, un vieux prêtre prophétisant les destins de la Vendée adresse à l'armée royale ces vers :

*Vos guerriers périront ; mais toujours invincibles, S'ils ne peuvent punir, ils sauront se venger : - Car ils verront encore fuir ces soldats terribles, Devant qui fuyait l'étranger. Vous ne mourrez pas tous, sous des bras intrépides ; Les uns sur des nefs homicides, Seront livrés aux flots mouvants ; Ceux-là promèneront des os sans sépulture, Et cacheront leurs morts sous une terre obscure, Pour les dérober aux vivants.*

Où le *Courrier* trouve-t-il là tout ce qu'il me fait dire ? il est évident qu'il a lu ces vers avec les lunettes qui font voir à M. Royer-Collard un empire dans le royaume de France, et à M. Pierrot un Démosthène, ou quelque chose d'approchant, dans M. Royer-Collard. Ensuite il s'indigne de ce que les Vendéens *ont combattu et, même vaincu des Français*. Et il oublie, ce pauvre *esprit spécial*, que tel est le malheur inséparable des guerres civiles, où les défenseurs des mauvaises causes méritent seuls l'indignation. Or quelle était la mauvaise cause, je le demande à ce journal que je ne puis croire celui des ministres du Roi ?

Pour ce qui regarde la *récompense nationale*, on ne promet aux Vendéens que le *ciel*, Le Seigneur vous promet le ciel.

Récompense bien peu *nationale*, en effet. La prétendue *insurrection* est encore plus plaisante : le Courrier ne s'est pas aperçu que les Vendéens ne marchaient là qu'avec l'armée ; je suis étonné qu'il ne me dénonce pas comme le Tyrtée de la conspiration royaliste. Voici d'ailleurs (qu'on me pardonne encore cette citation) les vers qui effraient tant le *génie spéculatif* :

Déplorable Vendée, a-t-on séché tes larmes ? Marches-tu, ceinte de tes armes,  
Au premier rang de nos guerriers ? Si l'honneur, si la foi n'est pas un vain fantôme,  
Montre-moi quels palais ont remplacé le chaume De ces rustiques Chevaliers.

Il est en effet scandaleux qu'on demande au ministère des palais pour les frères d'armes de Bonchamp et de Cathelineau, M. Azaïs n'a eu qu'une maison !

Flottant de doute en doute et d'espoir en espoir, Parfois j'ai découvert ce que j'osais prévoir. Bon ! me dis-je, à la France il annonce peut-être Des ministres du Roi qui serviront leur maître ; Sans doute on voit déjà les haines s'endormir, Et le trône des Lys commence à s'affermir ; - Ou, veut-on reléguer, malgré leur fureur vaine ; Collard à Charenton, Guizot à Sainte-Hélène ? Est-il vrai qu'un festin où Decaze a trempé Renverse du fauteuil le Chef du canapé ? Verrait-on la Doctrine immolée au Système ? L'abbé, qui change tout, est-il changé lui-même ?<sup>2</sup> Il paraît, d'après ce qu'ont dit les journaux, que M. l'abbé baron L\*\*\* vient de s'acheter une retraite en Angleterre. pour grossir le trésor,

Conseiller au Régent de démolir Windsor<sup>3</sup> ?

Un bon Roi tôt ou tard chasse un mauvais ministre. Hélas ! pour repousser tout augure sinistre, Que faut-il à la France, objet de tant de soin ? Rien qu'un Bourbon de plus et quelques sots de moins.

<sup>2</sup>Flottant de doute en doute et d'espoir en espoir, Parfois j'ai découvert ce que j'osais prévoir. Bon ! me dis-je, à la France il annonce peut-être Des ministres du Roi qui serviront leur maître ; Sans doute on voit déjà les haines s'endormir, Et le trône des Lys commence à s'affermir ; - Ou, veut-on reléguer, malgré leur fureur vaine ; Collard à Charenton, Guizot à Sainte-Hélène ? Est-il vrai qu'un festin où Decaze a trempé Renverse du fauteuil le Chef du canapé ? Verrait-on la Doctrine immolée au Système ? L'abbé, qui change tout, est-il changé lui-même ? Va-t-il, dans Albion

<sup>3</sup>On sait dans quelle vue le même vient de prendre une mesure qui entraîne la démolition du château royal de Chambord.

Et me voilà soudain, rêvant, sans me contraindre, Ce bonheur idéal auquel je pense atteindre. Je pourrai donc, malgré la *Minerve* en fureur, Fêter l'heureux Juillet sans fêter la *Terreur*; Le soldat de Condé ne sera plus un traître; Le vendéen mourant aura servi son maître

Il perdit tout pour lui, mais du moins, en retour, Sa veuve obtiendra bien plus de deux sous par jour, Et maint *votant* ira, dans sa misère errante, Végéter, en mangeant vingt mille écus de rente. Ainsi l'espoir m'abuse, et mon esprit poursuit Ces songes d'un instant, qu'un autre instant détruit, Moins sûr dans ces calculs, qu'un moment vit éclore, Qu'un ministre n'est sûr de l'être une heure encore.

Toi qui seul, de nos jours, pus, toujours agissant, Servir tous les forfaits et rester innocent, Discret avant-coureur de l'indiscrète histoire, Télégraphe, où sont-ils les beaux jours de ta gloire? Sais-tu qu'il fut des temps où, du Nord au Midi, Tu suivais l'heureux camp d'un despote hardi, Quand, sur ton front muet, posant ses pieds agiles, La renommée errait sur tes tours immobiles, Et disait, dans un jour, au monde épouvanté, Ou le Kremlin en flamme ou le Tage dompté? Mais aussi lorsqu'enfin la victoire inconstante Du Conquérant farouche eut déserté la tente, Quand Dieu, plaignant l'exil où languissaient nos Lys, Eut repris son tonnerre à l'aigle d'Austerlitz, Tu fus l'appui du Corse, et, mentant pour sa gloire, D'un revers, en courant, tu fis une victoire. Tandis que, par le froid, par le nombre accablés, Nos braves, en cent lieux, mouraient inconsolés, Que ces nobles guerriers d'une clameur funèbre Frappaient les bords du Don et les rives de l'Ebre, Grâce à toi, bien souvent, dans ce brillant Paris, Un pompeux *Te Deum* fut l'écho de leurs cris. Bien souvent... mais pourquoi rappeler tes mensonges? Le temps a d'Attila dissipé les vains songes; Les sceptres qu'il conquit en sa main sont brisés Et, comme ses honneurs, tes honneurs sont passés. Tu ne vois plus la foule à ta flèche mouvante Fixer de longs regards d'espoir ou d'épouvante, Et maint nouvel OEdipe essayer de prévoir Le sort du lendemain dans tes signaux du soir. Aujourd'hui le bourgeois, qu'un vague ennui promène, Te jette un oeil distrait qui t'interroge à peine; Car nos grands roitelets et leurs petits débats, S'ils l'excèdent souvent, ne l'intéressent pas.

Si trois cents villageois, pour chômer une fête, S'assemblent par milliers, l'arme au bras, l'aigle en tête, Et, du sanglant bonnet, se parant sans dessein, S'en vont danser sous l'orme en sonnant le tocsin, Tu portes aux ultras, sans frein dans leur colère,<sup>4</sup> Voir les "Moniteurs" de septembre dernier, le mémoire du général Donadieu, les rapports et discours de M. le comte de Caze, etc..

<sup>4</sup>Il perdit tout pour lui, mais du moins, en retour, Sa veuve obtiendra bien plus de deux sous par jour, Et maint *votant* ira, dans sa misère errante, Végéter, en mangeant vingt mille écus de

D'autres fois tu répands, chez vingt peuples surpris, Qu'une sombre terreur agite nos esprits, Qu'il existe un complot, que les guerres civiles Vont ravager nos champs et désoler nos villes, Et qu'un témoin trop sûr a vu, près du château, Trois généraux ultras causer au bord de l'eau. Parfois encor, tu dis à l'Europe en alarmes Que la France est en deuil et Paris dans les larmes, Car Monseigneur, trottant sur un coursier trop prompt, S'est, en tombant de peur, fait une bosse au front.

Pourtant, quoique déchu, tes rapides nouvelles Font encor de nos jours tourner bien des cervelles. Que de Serre, un matin, perde tout à-la-fois Le sens qu'il eut un jour, les sceaux qu'il eut neuf mois, Que l'abbé se retire, et qu'enfin, sans mystère, Le trône ait trouvé grâce auprès du ministère, Combien ces bruits, au loin portés par ton secours, Vont changer de projets, de serments, de discours! Varius, qui toujours déserta les églises, Ce soir même, au sermon mènera trois marquises; À ce vieil émigré, qu'il rencontre en chemin, Il promet aujourd'hui, pour demander demain; Voyez comme il surprend, par son nouveau langage, Le pauvre homme, moins fait au respect qu'à l'outrage: « - Votre parti me plaît: pour partager son sort, En tout temps j'ai brûlé de le voir le plus fort, Et quand sur nos ventrus il lançait l'anathème, J'ai pu dire autrement: mais je pensais de même. Souvent j'ai ri tout bas, quand l'abbé confondu, Cachait un déficit sous un mal-entendu, Assiégeait la tribune, et, fier du parallèle, Répondait en causant à l'éloquent Villèle. Je m'indignais de voir se glisser au bureau Le beau-père attentif qui comptait son rente. Ainsi l'espoir m'abuse, et mon esprit poursuit Ces songes d'un instant, qu'un autre instant détruit, Moins sûr dans ces calculs, qu'un moment vit éclore, Qu'un ministre n'est sûr de l'être une heure encore. Toi qui seul, de nos jours, pus, toujours agissant, Servir tous les forfaits et rester innocent, Discret avant-coureur de l'indiscrète histoire, Télégraphe, où sont-ils les beaux jours de ta gloire? Sais-tu qu'il fut des temps où, du Nord au Midi, Tu suivais l'heureux camp d'un despote hardi, Quand, sur ton front muet, posant ses pieds agiles, La renommée errait sur tes tours immobiles, Et disait, dans un jour, au monde épouvanté, Ou le Kremlin en flamme ou le Tage dompté? Mais aussi lorsqu'enfin la victoire inconstante Du Conquérant farouche eut déserté la tente, Quand Dieu, plaignant l'exil où languissaient nos Lys, Eut repris son tonnerre à l'aigle d'Austerlitz, Tu fus l'appui du Corse, et, mentant pour sa gloire, D'un revers, en courant, tu fis une victoire. Tandis que, par le froid, par le nombre accablés, Nos braves, en cent lieux, mouraient inconsolés, Que ces nobles guerriers d'une clameur funèbre Frappaient les bords du Don et les rives de l'Ebre, Grâce à toi, bien souvent, dans ce brillant Paris, Un pompeux *Te Deum* fut l'écho de leurs cris. Bien souvent... mais pourquoi rappeler tes mensonges? Le temps a d'Attila dissipé les vains songes; Les sceptres qu'il conquit en sa main sont brisés Et, comme ses honneurs, tes honneurs sont passés. Tu ne vois plus la foule à ta flèche mouvante Fixer de longs regards d'espoir ou d'épouvante, Et maint nouvel OEdipe essayer de prévoir Le sort du lendemain dans tes signaux du soir. Aujourd'hui le bourgeois, qu'un vague ennui promène, Te jette un oeil distrait qui t'interroge à peine; Car nos grands roitelets et leurs petits débats, S'ils l'excèdent souvent, ne l'intéressent pas. Si trois cents villageois, pour chômer une fête, S'assemblent par milliers, l'arme au bras, l'aigle en tête, Et, du sanglant bonnet, se parant sans dessein, S'en vont danser sous l'orme en sonnant le tocsin, Tu portes aux ultras, sans frein dans leur colère, Les ordres modérés de ce bon ministère

troupeau, Ou le centre affamé, désertant la séance, Payer cent mille écus le rôl d'une excellence ; Ou Bar\*\*te, éludant un orateur chagrin, Vivre en prince, aux dépens de vingt commis sans pain. J'admirais avec vous tous ces nobles courages Par qui le trône enfin survit à tant d'orages ; Et lorsqu'un pair voulut, pour la France alarmé, Voir le sénat du, peuple aux factieux fermé, Je blâmais cette loi qu'osait flétrir son zèle Et je parlais pour lui, tout en votant pour elle... »Ce n'est pas tout ; Monsieur proteste, avec chaleur, Qu'il a des vrais français respecté le malheur. Les *privés*, suivant lui, sont une race infâme ; Monsieur aima toujours le roi, du fond de l'âme ; Et, quoiqu'un sot journal en ait dit par erreur, Monsieur chez lui souvent a ri de *la Terreur*. On se quitte : et notre homme, en l'ardeur qui l'enivre, Contre les libéraux déjà rêve un gros livre.

Télégraphe ! ô quel coup pour son cœur affligé ! Hélas ! le lendemain ton langage est changé. « Le trône est sans appui ; la charte électorale Répand dans vingt cités le trouble et le scandale ; Nos préfets sont les seuls qu'attirent leurs repas, Et l'agitation marche encore à grands pas ; Grâce aux ultras, que perd leur haine irréfléchie, Les ministres du Roi vont suivre l'anarchie ; Car, redoublant partout ses efforts triomphants, L'anarchie au sénat vomit tous ses enfants. »

Que fera Varius ? Pensez-vous qu'il balance ? Varius haletant court chez son excellence ; Il sort tout radieux, et sans perdre un instant, Va courtiser Étienne, et saluer Constant. Il fuit ces émigrés, à face féodale ; Leur nombre est un fléau, leur luxe est un scandale. La *Renommée*, enfant qui languit nouveau-né, Doit à sa jeune ardeur un centième abonné ; Il lit jusqu'à Tissot, souscrit pour Sainneville, Et pare son salon d'un plan du champ d'asile. Villèle est, à l'entendre, un fanatique ardent, De Pradt sait le français, Fiévée est un pédant ; Les nobles, le clergé sont faits pour nos insultes, Il faut un protestant pour ministre des cultes... En un mot, monseigneur, qu'il vit hier au bain, Veut qu'on soit libéral : il s'est fait jacobin. Rien ne l'arrête ; il ose, et sans art et sans honte, Flatter l'abbé-baron, excuser l'abbé-comte ; Devant leurs valets même il met bas son chapeau ; Car enfin, un boucher peut devenir bourreau<sup>5</sup>.

Moi qui, dans tout excès, cherche un juste équilibre, Loin des indépendants je prétends vivre libre ; Heureux, si par l'effroi de mes hardis pinceaux, Je fais rugir le crime et grimacer les sots. Je veux, en flétrissant leur audace impunie, - Adorer la vertu, rendre hommage au génie : Car le temps d'Azaïs a vu naître Bonald, Et

<sup>5</sup>Témoin cet habitant de Versailles, d'abord boucher, puis député de la Convention et régicide. Les crimes de cet homme furent grands : mais nous croyons devoir ajouter que son repentir les a, sinon effacés, du moins rendus pardonnables.

s'il fût plus d'un Brune, il est un Macdonald. Vengeur des Vendéens, je t'admire et je t'aime ; Mais le talent m'est cher dans un libéral même, Étienne me fait rire, et parfois j'applaudis Dans l' *Ermite* déchu l'esprit qu'il eut jadis. Aussi, gaîment je siffle, affrontant leur colère, Royer à la tribune et Bavoux dans sa chaire ; Au cou de Rodilard j'attache le grelot, Et du bonnet d'Hébert, je coiffe Montar\*\*\*. Quand Grégoire au sénat vient remplir un banc vide, Je le hais libéral, je le plains régicide, Et s'il pleurait son crime, au lieu de s'estimer, S'il s'exécrait lui-même, oui, je pourrais l'aimer. Ainsi, jeune et brûlant d'un courroux qui m'honore, Je fronde un siècle impur, censeur sans tache encore, Qui ne saurai jamais, peu fait pour parvenir, Dans l'esclave en faveur voir le maître à venir.

Toi, cependant, aux lois de ta langue inconnue Courbe ton front bizarre, élané dans la Que, Poursuis, cher télégraphe, agite tes grands bras ; Semblable à ce baron, fameux par son fatras, Qui, grattant son cerveau, l'oeil en pleurs, le teint blême, Annonce un grand secret, qu'il ne sait pas lui-même.

[ *Le Télégraphe* . Satire. A Paris..., 1819]

## Notes de l'auteur

## Chapitre 3

Et la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

L'ADEPTE Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti. Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti? N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires Préfèrent des pamphlets à mes oeuvres légères? Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris Proscrive ces beaux-arts dont mon coeur est épris, Et que le Pinde, grâce au nom de République, Voie en ses verts bosquets régner la politique? Faut-il passer partout pour esprit de travers, Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers? Et pour rester français, titre qu'on me refuse, Sous le joug libéral dois-je courber ma muse? Ah! je veux être sot, et, loin de vos drapeaux, Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos; Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire, Penser avec Pascal et rire avec Voltaire; Vivre, ignoré du monde, avec mes vieux auteurs, Qui devaient craindre peu d'être un jour sans lecteurs, Et, fuyant ces salons où la nullité règne, Consoler de l'oubli les arts qu'on y dédaigne.

L'ENRÔLEUR Tout beau (ces jeunes gens ont grand besoin d'avis!) Tu connais donc bien peu l'heureux siècle où tu vis? : L'on dédaigne les arts, et cent routes nouvelles S'ouvrent aux vrais talents pour fuir les vieux modèles! Voyons : quel est ton genre? Écoute : et tu vas voir Qu'en travaillant un peu l'or sur toi va pleuvoir. Es-tu peintre? Transmets à la lithographie Nos modernes exploits que Clio te confie. Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux, Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux. Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles, Près de nos fédérés auraient dormi tranquilles? Et que ce général qui battit du tambour Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg? Réponds : mais, je le vois, peu sensible à la gloire, Tu ne peux t'élever aux grands tableaux d'histoire; Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré Peins-nous le noble front de rayons entouré; Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule Ces vieux sujets du Roi dont la France pullule, Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter De gothiques vertus qu'ils surent imiter. [doute Crois-moi : suis mes conseils; dans peu de temps sans Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute; Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet, Deviendra quelque jour fameux chez Martinet. Es-tu littéra-

teur ? Une plus vaste arène Semble encore appeler ta muse citoyenne. Tu peux des esprits forts fabriquer les *anas* , Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs. Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes, Nous voyons les guerriers succéder aux légumes <sup>1</sup> ;

La botanique, hier, fut à l'ordre du jour, Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour. Vois ce Livre, heureux fruit d'un siècle de lumière ; Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière. Fais-m'en donc un pareil : mêle, choisis en gros Le cri d'un soldat ivre et le mot d'un héros ; Et donne au bon Henri quelque place modeste Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste. Surtout, si tu décris nos revers, nos succès, Songe qu'un Vendéen ne peut être Français. Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire, Louis, n'a jamais su ce que c'est que la gloire ; Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter, Sont loin de maint héros que tu pourrais citer. Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille ? Qu'est-ce que Catinat ? brûla-t-il une ville ? Une fois, il est vrai, surpassant Catinat, Turenne mit en feu tout le Palatinat. Mais tout cela n'est rien : qu'on songe à la Vendée, Et d'un bel incendie on aura quelque idée ; Vois Moscow, vois Berlin, et du sud jusqu'au nord De cent vastes cités les murs fumants encor... Qu'en dis-tu?... Prouve aussi que, bien qu'il fût despote, Ce Louis, après tout, n'était pas patriote. A-t-il, pour mériter qu'on lui fût si soumis, Construit une colonne en canons ennemis ? À cet enseignement, dont notre âge raffole, Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école Et le malheur de ce qu'on vante Est d'être ensuite rabaissé.

Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester. Ne crains pas les braillards, car toujours la *Minerve* Tiendra pour te défendre une lance en réserve ; Et, si tu sais venger d'une odieuse loi Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi ; Si tu sais, du parti digne et généreux membre, En citoyen zélé chérir l'heureux septembre, On te verra dans peu, de tes mâles écrits, À la face du monde enrichir l' *Homme gris* ; Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes, Saper les vieux abus dans les *Lettres normandes* . Est-ce assez ?

L'ADEPTE Il suffit : pour rester en repos, Je vais, par un fait seul, vous répondre à propos. Hier, manquant d'argent, vint s'asseoir à ma table Macer, cet ami sûr, ce parfait pauvre diable. « Ah ! mon cher, me dit-il, je n'ai plus d'avenir. Un jeune homme en nos jours ne saurait parvenir. Tu sais que, préférant l'or à la renommée, De nos indépendants j'ai dû grossir l'armée. Cherchant donc à paraître, en

<sup>1</sup>L' *Almanach des braves, une Victoire par jour, de la Gloire tous les jours* , et ce tas de petits recueils de fêtes, sœurs puînées des *sans-culottides* , sont trop connus pour les rappeler ici. La réputation des autres ouvrages dont parle l'auteur, dans le courant de cette satire, est assez *européenne* pour qu'on puisse se passer de notes.

un pamphlet du jour, Je voulus, l'autre mois, me produire à mon tour. D'abord, pillant partout des phrases rajeunies, Je m'étais fait un fonds de quelques calomnies ; Puis je citais sans crainte, en termes absolus, Et Voltaire et Rousseau, que je n'ai jamais lus. J'invoquais nos grands mots : la vertu, la victoire ; Et je crois même aussi que je parlais d'histoire. Ajoute à ce mélange un morceau fort adroit, Où je prouvais que Dieu n'a sur nous aucun droit, Où même, pour montrer mon âme libre et fière, Je jetais loin de moi le joug de la grammaire. Croirais-tu qu'un discours si fort et si rusé Pour le susdit pamphlet fut trouvé trop usé ? Que je perdis mon temps, mes frais, mon éloquence ? Et que, de m'enrichir m'ôtant toute espérance, Le grossier rédacteur m'envoya sans façon À ce journal sans sel où l'on singe Adisson On a pu s'apercevoir que, depuis l'époque où cette satire a été faite, si les noms ont changé, les choses sont restées les mêmes. Cependant la justice exige une exception en

Macer a répondu : pour moi, je dois me taire. Sans savoir le citer, je sais lire Voltaire ; Je hais la calomnie ; enfin mon esprit lourd Ne saurait s'élever à la hauteur du jour.

L'ENRÔLEUR Jeune homme, tu te perds. Écoute-moi, de grâce. Si d'un vrai citoyen ton cœur n'a point l'audace, Tu peux, quittant le fouet et prenant l'encensoir, Sans renoncer à nous, ramper sous le pouvoir. Le ministre, crois-moi, saura payer le zèle D'un auteur qui pour lui veut bien faire un libelle. On voit, dans les honneurs, plus d'un homme prudent, Que le premier revers peut rendre *indépendant* ; La girouette reste au haut de l'édifice : Je pourrais te citer...

L'ADEPTE Non, rendez-moi justice. Je n'imiterai point ces vils caméléons Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons, Et qui, du plus puissant servant toujours la cause, Se font aujourd'hui plats, pour être quelque chose. J'aimais la gloire, hélas ! mais dans ce siècle impur, Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur. Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime, Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même. Racine ! est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité À blasphémer ces temps où ta muse a chanté ? Vandales ! quelle est donc leur aveugle furie ? Ils proscrivent ton siècle et parlent de patrie ! Ô Molière ! ô Boileau ! pourquoi, nobles esprits, Nous léguer des lauriers que nous avons flétris ? Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage. Du moins, tâchons encor d'en retrouver l'image. Si jamais, je le crains, des orages nouveaux Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux, Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle, Chateaubriand, je veux imiter votre zèle ; Je veux puiser en vous, citoyens généreux, L'espoir de voir un jour les français plus heureux...

L'ENRÔLEUR Cet homme est un ultra...

L'ADEPTE Je suis un homme.

L'ENRÔLEUR A d'autres ! Ces royalistes-là font tous les bons apôtres. Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti : fort bien ! Tu ne te trompais pas, que sont tes pareils ? Rien. Ce n'est plus un parti.

L'ADEPTE Non, c'est la France entière.

L'ENRÔLEUR Fait que nos électeurs prouvent à leur manière, Et que voulaient sans doute attester certains cris Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

L'ADEPTE Il est vrai : l'anarchie, aux têtes renaissantes S'éveille, et rouvre encor ses gueules menaçantes ; Le trône, sous ses coups, commence à chanceler ; Mais, pour le soutenir, on nous verra voler. Nous saurons oublier, dans ces moments d'épreuve, Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve. Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi, Dans l'exil, s'il le faut, j'irai suivre mon roi Dussé-je, pour avoir servi la dynastie, Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie. Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné, Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné, Sous le harnois guerrier si ma tête blanchie D'un indigne soupçon n'était point affranchie ; Si j'étais accusé, sans même être entendu, D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu, Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines, Et ce reste de sang, déjà froid dans mes veines, J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser : « Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser. »

V. M. HUGO. [ *Le Conservateur littéraire* , 11 décembre 1819.]

## Notes de l'auteur

## Chapitre 4

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine, Un jour s'en allaient par la plaine  
Chez un méchant ou chez un fou, Chez vous ou chez quelqu'autre, ou chez moi-même... En somme Elles allaient je ne sais où, Comme le héron du bonhomme.  
Bien que soeurs, ces monstres hideux Ne s'aiment pas ; aussi, tout le long de la route, Sans se parler, ils cheminaient tous deux. L'Avarice, le dos en voûte, Examinait ce coffre hasardeux Pour qui sans cesse elle redoute. L'Envie aussi l'examinait sans doute. Comptant tous les écus dans son coffre entassés, Chemin faisant, dame Avarice Se répétait pour son supplice : « Je n'en ai point encore assez ! » De son côté, l'Envie au regard louche, Lorgnant cet or, objet de tous ses soins, Disait, en se tordant la bouche : « Elle en a trop, car j'en ai moins. » Chacune, à sa façon, méditait sur ce coffre : Désir soudain à leurs yeux s'offre, Désir, ce dieu puissant, qui seul peut exaucer Tous les souhaits qu'on lui veut adresser. Désir dit aux deux soeurs : « Mesdames, » Je suis galant, vous êtes femmes, » Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira, » Trésors, honneurs, et coetera ; » Surtout, expliquons-nous sans trouble » La première qui parlera » Aura tout ce qu'elle voudra » La seconde en aura le double. » Vous jugez dans quel embarras Ce discours mit nos deux luronnes ; Avars, envieux, que faire en un tel cas ? Chacune des deux soeurs en murmura tout bas : « Que me font, ô Désir ! tes trésors, tes couronnes ? » Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi ? » Une autre en aura plus que moi ! » Et chacune, à ce mot funeste, D'hésiter sans savoir pourquoi. Le Désir, dieu léger et leste, Les donne au diable, jure, peste, Et s'indigne de rester coi. L'Envie enfin, toujours implacable et cruelle, Regarde sa soeur en grondant, Puis, tout à coup, se décidant « Que l'on m'arrache un oeil, dit-elle. »

V. D'AUVERNEY.

[ *Le Conservateur littéraire*, 25 décembre 1819.]

## Chapitre 5

Quien baga aplicaciones Con su pan se lo coma. (YRIARTE.)

Brutus, te souvient-il, dis-moi, Du temps où, las de ta livrée, Tu vins, en veste déchirée, Te joindre à ce bon peuple-roi Fier de sa majesté sacrée Et formé de gueux comme toi ? Dans ce beau temps de république, Boire et jurer fut ton emploi ; Ton bonnet, ton jargon cynique, Ton air sombre inspiraient l'effroi ; Et, plein d'un feu patriotique, Pour gagner le laurier civique, Tous nos hameaux t'ont vu, je crois, Fraterniser à coups de pique Et piller au nom de la loi. Las ! l'autre jour, monsieur le prince, Pour vous parler des intérêts D'un vieil ami de ma province, J'entrai dans votre beau palais. D'abord, je fis, de mon air mince, Rire un régiment de valets ; Votre Suisse, à ma révérence, Répondit par un fier souris Et quatre mots dont l'insolence Fut bien tout ce que j'en compris. Tout le long d'une cour immense, J'essayai l'orgueilleux mépris Des jokeys de Votre Excellence ; Enfin pour attendre audience, Je pénétrai sous vos lambris. Là, je vis un vieux militaire Qui, redemandant ses drapeaux, Allait recevoir pour salaire Et l'indigence et le repos. Plus loin, c'était un doctrinaire S'obstinant sans cesse à se taire Pour ne pas perdre son pathos, Qu'il vend fort cher au ministère : Une perruque à trois marteaux Cachait assez mal la figure D'un ancien brûleur de châteaux Qui voulait une préfecture. Pour moi, j'étais à la torture ; Méprisé de ces grands esprits, Il fallut souffrir, sans murmure, Que l'un de vos chiens favoris Laissât en passant son ordure Sur l'habit qui fait ma parure, Et dont je dois encor le prix. Enfin mon tour vient ; je m'élançai, Et l'huissier de Votre Grandeur Me fait traverser en silence Quatre salons dont l'élégance Égalait seule la splendeur. Bientôt, Monseigneur, plein de joie, Je vois sur des carreaux de soie Votre Altesse en son cabinet, Portant sur son sein, avec gloire, Un beau cordon, brillant de moire, De la couleur de ton bonnet. « Eh bien, cher Brutus !... » Mais je pense Que tu ne me reconnus pas, Car, à ces mots, Votre Excellence, Vers la porte faisant trois pas, Y mit sa vieille connaissance. Ah ! Monseigneur, sur votre seuil Ne craignez plus qu'on se hasarde, J'aime mieux mon humble mansarde Qu'un hôtel qu'habite l'orgueil. Moi, je m'estime, et je regarde Les sots et les fous du même oeil. Je ris, courbé sur mon pupitre, Quand, troublant mon pauvre séjour, Ce char, qui fait trembler ma vitre, Porte Votre Altesse

à la cour Du roi, qui dut, à si bon titre, Te faire *pendre* à ton retour. Dès que la bise de décembre Souffle la neige sur mes toits, Je vais, pour ménager mon bois, M'installer gaîment dans la chambre. Là, Monseigneur, je ris tout bas Lorsqu'en de pénibles débats, Craignant quelque langue importune, Votre Excellence, avec fracas, Court pérorer à la tribune. Las! en termes moins arrondis, Brutus, je t'entendais jadis Déraisonner à la Commune. Je ris encor, quand un badaud Vante vos discours, votre style ; Trop souvent sans peine un lourdaud Passe ainsi partout pour habile. Or il convient qu'en son haut rang Votre Altesse ait un secrétaire ; Car ton père, rustre ignorant, Ne t'a point appris la grammaire. Monsieur le prince, toutefois, Votre savoir passe en proverbe ; Vos festins sont dignes des rois, Vos cadeaux sont d'un goût superbe ; Homme d'état, votre talent Éclate en vos moindres saillies, Et si vous dites des folies, Vous les dites d'un ton galant : Quant à moi, je ris en silence ; Car puisqu'aujourd'hui l'opulence Donne tout, grâce, esprit, vertus, Les bons mots de Votre Excellence Étaient les jurons de Brutus. Mais je vois à votre colère, Qu'en répétant ce nom bourgeois, Dont vous étiez fier autrefois, J'ai le malheur de vous déplaire. Vous n'entendrez donc plus ma voix Adieu, Monseigneur ; sans rancune. Briguez les sourires des rois Et les faveurs de la fortune : Pour moi, je n'en attends aucune. Ma bourse, vide tous les mois, Me force à changer de retraites ; Vous, dans un poste hasardeux, Tâchez de rester où vous êtes, Et puissions-nous vivre tous deux, Vous sans remords, et moi sans dettes ! Excusez si, parfois encor, J'ose rire de la bassesse De ces seigneurs tout brillants d'or, Dont la foule à grands flots vous presse, Lorsqu'entrant, d'un air de noblesse, Dans les salons éblouissants Du pouvoir et de la richesse, L'illustre pied de Votre Altesse Vient salir ces parquets glissants Que tu frottais dans ta jeunesse.

ARISTIDE.

[ *Le Conservateur littéraire* , 15 janvier 1820.]

## Chapitre 6

Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem, etc. (Liv. VIII.)

Vois sur ce mont désert ces rochers entassés, Vois ces blocs suspendus, ces débris dispersés ; Là, dans un antre immense, au jour inaccessible, Vivait l'affreux Cacus, noir géant, monstre horrible. A ses portes pendaient des crânes entr'ouverts, Pâles, souillés de sang, et de fange couverts. Ses meurtres, chaque jour, faisaient fumer la terre. De ce monstre hideux Vulcain était le père ; Sa gorge vomissait des tourbillons de feux, Et son énorme masse épouvantait nos yeux. Enfin, comblant nos vœux et vengeant ses victimes, De ce géant farouche un dieu punit les crimes. Heureux et fier vainqueur du triple Géryon, Arriva sur nos bords le fils d'Amphytrion ; Ses taureaux, bondissant dans de vastes prairies, Erraient en liberté sur ces rives fleuries. Cacus, que rien n'étonne et qui veut tout oser, Au courroux du héros craint peu de s'exposer ; Il dérobe à la fois, par d'obscurs artifices, Quatre taureaux fougueux, quatre ardentes génisses. Tremblant de voir leurs pas déceler ses larcins, De leur superbe queue il saisit les longs crins, Il les traîne en arrière, espérant que peut-être Leur trace déguisée abusera leur maître.

Mais Hercule s'apprête à quitter ces beaux lieux. Ses taureaux font mugir les bois de leurs adieux, Et fuyant pour jamais ces fertiles campagnes, De leurs regrets plaintifs remplissent les montagnes. Soudain trompant l'espoir du monstre qui frémit, Du vaste sein de l'antre un des taureaux gémit. Le fiel de la fureur bouillonne au coeur d'Alcide ; Terrible, il court, il prend sa massue homicide : Pour la première fois on vit Cacus trembler, Son front hideux pâlir et ses yeux se troubler. Hercule, au haut du mont, s'élançe plein de rage. Cacus l'évite, et fuit vers son antre sauvage. Aussi prompt que le vent, redoutant le trépas, Il s'échappe ; la peur précipite ses pas. Ce noir géant détache une roche pesante Dont Vulcain suspendit la masse menaçante ; Sa main brise le fer, rompt les chaînes d'airain, Et le roc en tombant ferme le souterrain. Mais Hercule le voit : il court, frémit de rage, Et de ses yeux errants cherche au loin un passage. En vain de la caverne il tente d'approcher ; Trois fois son bras robuste ébranle le rocher ; Trois fois, d'un pas rapide, il parcourt la montagne, Et trois fois fatigué s'assied dans la campagne. Un

roc, triste séjour des sinistres oiseaux, S'inclinait vers la gauche et menaçait les eaux, Et ses flancs escarpés et sa cime orgueilleuse, Couvraient de l'ancre obscur la voûte ténébreuse ; Pour le déraciner rassemblant ses efforts, Le dieu sur son bras droit penche son vaste corps, Pèse, l'ébranle enfin ; la masse qui s'écroule Dans la plaine à grand bruit tombe, bondit et roule. D'un fracas prolongé l'air au loin retentit, Dans les flots écumants la rive s'engloutit, Le fleuve épouvanté recule... L'ancre sombre Par les feux du soleil voit dissiper son ombre. Si la terre brisait ses vieux flancs entr'ouverts, Tels s'offriraient à nous les ténébreux enfers, Le gouffre craint des dieux, et les pâles fantômes, Tremblant de voir le jour dans ces tristes royaumes. Le géant dans son ancre, en hurlant de terreur, Loin du jour ennemi se roule avec fureur ; Mais Alcide le presse, et, d'un bras implacable, D'arbres et de rochers à la fois il l'accable. Cacus, n'espérant plus échapper au danger, Par un dernier effort veut du moins se venger. Ô prodige ! sa gorge, en sa caverne obscure, Vomit en tourbillons une fumée impure ; Le monstre, avec ses feux, souffle une affreuse nuit, Et se cache aux regards du dieu qui le poursuit. Parmi des flots épais et de flamme et de soufre, Alcide impatient se plonge au sein du gouffre ; Et malgré son courroux, malgré ses feux vaincus, Dans ses bras vigoureux saisit le noir Cacus, L'étreint, et, fier de voir sa vengeance assouvie, Arrête dans sa gorge et son sang et sa vie.

Le dieu brise le seuil de ce fatal séjour ; Les larcins de Cacus se découvrent au jour. Le peuple, par les pieds, traîne son corps difforme, De ses membres hideux il contemple la forme, Il voit ses yeux sanglants, ses flancs noirs et velus, Et ses feux expirants, qu'il ne redoute plus.

V. D'AUVERNEY

[ *Le Conservateur littéraire* , 29 janvier 1820]

## Chapitre 7

*Interea fessos ventus cum sole reliquit, etc. (Liv. III.)*

Le jour meurt : l'aquilon s'endort au sein des nues, Nous abordons d'Enna les rives inconnues ; Un grand port loin des vents nous offrait ses abris, Mais l'Etna sur ces bords vomit d'affreux débris. Tantôt s'ouvre en tonnant son immense cratère, De longs torrents de cendre il inonde la terre ; Tantôt ses rocs aux cieux roulent en tourbillons, Tombent, et sur ses flancs tracent d'ardents sillons ; Le gouffre en feu mugit : sous sa voûte qui fume, La lave enfle en grondant ses flots noirs de bitume. Encelade, dit-on, sous ces rocs obscurcis Cache ses vastes flancs, que la foudre a noircis ; Le poids du mont l'écrase, et sa brûlante haleine Chasse au loin les rochers qu'il soulève avec peine : Si, las de ses douleurs, il retourne son corps, Le ciel fume, et l'Etna tremble de ses efforts. Effrayés de ce bruit, sans le comprendre encore, Tremblants, dans les forêts nous attendons l'aurore. La nuit qui règne aux cieux, ce fracas plein d'horreur, Ce prodige, en nos sens tout verse la terreur. Des nuages obscurs nous cachent les étoiles, Et la lune pâlit en roulant sous leurs voiles. L'Olympe enfin se dore : effacée à son tour, L'ombre humide s'enfuit devant l'astre du jour. Soudain, hors des forêts, une ombre à face humaine, Pâle, les bras tendus, vers la plage se traîne : Ses cheveux hérissés, son front sombre et maigri, Tout annonce un mortel par le malheur flétri. Son corps faible est couvert de joncs tressés d'épine ; Mais c'est un Grec, de Troie il hâta la ruine. Lui-même, il voit de loin nos armes, nos soldats, Il recule ; et la peur semble arrêter ses pas. Bientôt, vers le rivage accourant tout en larmes : « Par ces astres brillants, témoins de mes alarmes, Par les dieux, par ce jour qui luit encor pour moi, Arrachez-moi, Troyens, de ces lieux pleins d'effroi ! Que je fuie ! Il suffit. Jadis sous vos murailles Sur les vaisseaux des Grecs, j'apportai les batailles ; Je le sais trop : eh bien ! fils de Laomédon, Si mon crime ne peut espérer de pardon, Frappez, ou plongez-moi dans ces mers où nous sommes ; Si je meurs, je mourrai du moins des mains des hommes. »

Il dit, tombe à nos pieds sans force et sans chaleur, Les embrasse, et d'un Grec nous pleurons le malheur. Quel est, lui disons-nous, le sujet de vos plaintes ? Votre

nom ? vos aïeux ? Qui peut causer vos craintes ? Anchise, le premier, pour gage de sa foi, Lui tend sa main sacrée et calme son effroi.

« Ithaque est ma patrie : Adamaste mon père Vécut pauvre (que n'ai-je estimé sa misère !) ; Mais son Achéménide, au pied de vos remparts, Voulut auprès d'Ulysse affronter les hasards. Ici nos Grecs, fuyant un Cyclope terrible, M'oublièrent, errant sous sa caverne horrible ; C'est là que Polyphème étend son corps pesant, S'enivre de carnage et regorge de sang. S'il sort (Dieux, sauvez-nous de ce monstre difforme !), Ce géant jusqu'aux cieux lève sa tête énorme ; Tout fuit, tout s'épouvante à son aspect affreux, Et sa gorge engloutit les chairs des malheureux. Je l'ai vu, dans son antre, apprêtant leur supplice, Prendre en sa vaste main deux des soldats d'Ulysse, J'ai vu leurs corps brisés sur un roc tressaillir, Leurs crânes sur le seuil en mille éclats jaillir, Et le monstre, broyant leurs entrailles fumantes, Faire crier leurs os sous ses dents dévorantes. Témoin de leur trépas, brûlant de les venger, Ulysse se souvint d'Ulysse en ce danger. Dès qu'enivré de sang, sur son bras redoutable, Le géant courbe enfin sa tête épouvantable ; Dès que, parmi les chairs et les vins qu'il vomit, Immense, il couvre au loin son antre qui gémit, En cercle rassemblés autour de ses victimes, Le sort marque tous ceux qui vont punir ses crimes ; Nous l'entourons : des Dieux nous implorons l'appui, Nous approchons du monstre, et nous fondons sur lui. Un tronc d'arbre noueux, qu'un fer aigu prolonge, Dans son oeil effroyable au même instant se plonge. Cet oeil étincelait sur son front menaçant : D'un bouclier d'Argos tel brille le croissant ; Telle Phébé rayonne en l'horreur des nuits sombres. Du moins, de nos amis nous vengeâmes les ombres.

Fuyez ces bords ; fuyez, trop malheureux nochers ! Cent Cyclopes hideux errent sur ces rochers. Tous, tels que Polyphème, habitant ces rivages, Renferment leurs troupeaux dans leurs antres sauvages. Phébé m'a vu trois fois, en finissant son cours, Traîner dans ces forêts mes misérables jours ; Là, j'entends des géants tonner la voix bruyante ; Là, je tremble au fracas de leur marche effrayante. Nourri d'herbes, de glands, de quelques fruits amers, Le jour fuit, et ma vue erre encor sur les mers... J'aperçois vos vaisseaux : sans les connaître encore, Je vole, heureux de fuir ces rives que j'abhorre ! Frappez ; je meurs content, quel que soit mon trépas ; Mais sur ces bords cruels ne m'abandonnez pas ! »

À peine il a parlé, nous voyons vers la plage, Appuyant son grand corps sur un pin sans feuillage, S'avancer hors d'un roc, son ténébreux séjour, Un monstre informe, affreux, vaste et privé du jour. Son troupeau qui le suit charme seul sa souffrance : Son chalumeau pesant pend à son col immense ; Il touche enfin les flots : il s'y plonge en hurlant, Se courbe, et dans leur sein lave son oeil sanglant. Au milieu

de leur gouffre il fend les mers profondes, Marche, et ses flancs encor s'élèvent sur les ondes. Nous nous hâtons de fuir : tout se tait ; nos vaisseaux S'ouvrent au suppliant et volent sur les eaux. La rame entre nos mains monte et tombe en cadence ; Polyphème l'entend, se retourne, s'élance, Étend ses vastes bras, rechasse au loin les flots, Et poursuit, mais en vain, nos pâles matelots. Il élève un grand cri... L'Italie agitée Voit trembler à ce bruit sa rive épouvantée ; La mer au loin bondit : de longs ébranlements Font mugir de l'Etna les abîmes fumants. Soudain sortent des bois les Cyclopes sauvages, Ils descendent des monts et couvrent les rivages ; Mais ces enfants d'Etna, portant leurs fronts aux cieux, Nous menacent en vain de regards furieux. Race horrible ! on croit voir dans un bois solitaire Le cyprès de Diane ou l'arbre du tonnerre. La voile est déployée au souffle heureux des vents, On fatigue à l'envi les cordages mouvants ; Mais les rocs de Scylla montrent de loin leurs cimes, Et Charybde près d'eux fait gronder ses abîmes : La mort est là : fuyons, ou redoublant d'efforts, Suivons l'étroit canal sans toucher les deux bords. Du détroit de Pélore accourt soudain Borée, Du Pantage écumant nous franchissons l'entrée ; Achéménide alors, vers Mégare et Tapsos, Sur ces mers qu'il connaît dirige nos vaisseaux. Ainsi, de tant d'écueils, dont elle était la proie, Un compagnon d'Ulysse, un Grec, a sauvé Troie.

V. D'AUVERNEY.

[ *Le Conservateur littéraire* , 12 février 1820.]

## Chapitre 8

*Insula Sicanium juxta lotus Æoliamque Erigitur Liparen fumantibus ardua saxis,*  
etc. (Lib. VIII.)

Non loin des bords d'Enna, près du séjour des vents, Liparis lève un front ceint de rochers fumants ; L'Etna tonne en ses flancs : sous ses voûtes tremblantes On entend retentir les enclumes bruyantes ; Là, grondent les métaux ; là, cent soufflets mouvants Gonflent leur vaste sein où s'engouffrent les vents ; Là, s'ouvre l'ancre obscur des fils de Sicanie. Ce palais de Vulcain fut nommé Vulcanie ; Le dieu des feux y vole à la voix de Vénus. Brontès et Pyracmon, et Stérope aux bras nus, En ce moment forgeaient au maître du tonnerre La foudre que son bras fait gronder sur la terre. Cet ouvrage imparfait s'achevait sous leurs coups. Ils y mêlaient déjà l'Eclair et le Courroux, Et trois rayons de Grêle et trois rayons de Flamme, Et le Bruit, et la Peur qui terrasse notre âme.

Plus loin brille ce char, d'où Mars, ceint de lauriers, Errant de ville en ville, appelle les guerriers. Là résonne l'égide ; et l'or, et les écailles, De l'arme de Pallas ornent les vertes mailles ; Cent serpents sur son sein dressent leurs cols sifflants, Et Gorgone en fureur roule ses yeux sanglants. « Écoutez, dit Vulcain, suspendez votre ouvrage, Cyclopes ; d'un héros, fameux par son courage, Il faut forger l'armure, et montrer sans retard Ce que peuvent vos bras et ce que peut votre art. » Tout s'empresse à ces mots, sa voix les aiguillonne ; Dans de vastes fourneaux l'acier brûlant bouillonne ; Déjà ce bouclier qui, dans les jeux de Mars, Seul de tous les Latins doit affronter les dards, Dans sept orbes de bronze aux regards étincelle. Sur des brasiers fumants l'or à grands flots ruisselle ; L'un, des soufflets gonflés pressant les vastes flancs, Tantôt chasse à grand bruit, tantôt pompe les vents ; L'autre plonge l'airain dans l'onde qui frissonne ; Sous leurs vastes efforts l'ancre tremblant résonne ; Ceux-ci courbent le fer qu'ils tournent sur les feux, Ils frappent : soulevé par leurs bras vigoureux, Le marteau, bondissant sur le métal sonore, Tombe à coups cadencés, remonte et tombe encore.

V. D'AUVERNEY.

[ *Le Conservateur littéraire* , 1er avril 1820.]

## Chapitre 9

Jarn gelidas cursu Ccesar superaverat Alpes, etc. (LUCAIN, Phars., lib. 1.)

Déjà, des monts Alpains, qu'il avait su franchir, César voyait au loin les vieux sommets blanchir ; Des bords du Rubicon menaçant l'Italie, De la guerre à venir son âme était remplie. Une nuit, à ses yeux apparaît, toute en pleurs, La tremblante Patrie, exhalant ses douleurs ; Ses cheveux sont épars ; triste, le regard sombre, D'une pâle lueur elle brille dans l'ombre, Et les bras nus, levant son front chargé de tours : « Arrêtez ! contre qui tournez-vous mes secours ? Où courez-vous ? restez sur ces bords déplorables. Jusqu'ici citoyens ! un pas vous rend coupables » Elle s'enfuit : César a frissonné d'horreur ; Sur la rive longtemps l'enchaîne sa terreur. « O toi, dit-il enfin, qui vois Rome et la terre De ce roc Tarpéien où gronde ton tonnerre ; Vous, dieux puissants d'Iûle ; et toi, grand Quirinus ; Jupiter, dont l'œil veille aux murs de Latinus ; Feux sacrés de Vesta ; toi, devant qui tout tremble, Toi, qui peux plus sur moi que tous les dieux ensemble, Rome, écoute ma voix : César victorieux Ne veut point t'accabler sous ton bras furieux. O Rome ! heureux vainqueur de la terre et de l'onde, Ton esclave ne veut que t'asservir le monde. Parle, et César encor peut être ton soutien ; C'est ton ennemi seul qui me rendra le tien. » Il dit, et sans tarder, fendant les flots rapides, Il plante à l'autre bord ses aigles intrépides. Ainsi, quand un lion, dans ses déserts brûlants, Voit de loin l'ennemi s'avancer à pas lents ; Par de longs coups de queue excitant son courage, Il s'arrête incertain, et rassemble sa rage. Sa vaste gueule exhale un sourd rugissement, Sa crinière à grands flots couvre son corps fumant, Il la dresse, il bondit, et si le dard d'un Maure, Dans son flanc enfoncé, de son sang se colore, Blessé, mais fier encor, vainqueur en succombant, Il fond sur le chasseur et l'écrase en tombant. Le Rubicon pourpré, sortant d'une humble source, Roule en de beaux vallons qu'il arrose en sa course ; Ses eaux, marquant les bords asservis à nos lois, Quand l'été les tarit, bornent les champs Gaulois. Alors, des noirs torrents de leurs neiges fangeuses Les Alpes grossissaient ses vagues orageuses ; Chaque escadron, brisant leur cours impétueux, Oppose un front oblique aux flots tumultueux, Et l'armée, avançant dans l'onde ralentie, Guide au sein du courant sa marche appesantie. César, touchant ces bords qu'il n'eût point dû revoir : « Loin, dit-il, vains traités !

vaines lois du devoir! Fortune, je te suis; la victoire est mon titre. J'ai trop cru les destins, que Mars soit mon arbitre. »Soudain, tel qu'un caillou, par la fronde chassé, Tel qu'un trait que le Parthe en fuyant a lancé, Il vole : encourageant ses bataillons qu'il guide, Il hâte dans la nuit son armée intrépide, Et, vers l'heure où Phébé voit pâlir son croissant, Il entre à Rimum en vainqueur menaçant.

V. D'AUVERNEY.

[ *Le Conservateur littéraire* , 15 avril 1820.]

# Chapitre 10

Vous vous aimez avant tous, Paul, vous n'aimez que vous-même ; Mais si vous n'aimez que vous, Il n'est que vous qui vous aime.

J. SAINTE-MARIE.

[ *Le Conservateur littéraire* , 15 avril 1820.]

# Chapitre 11

Lydia, dic, per omnes, etc. (HOR., Lib. 1, ode VIII.)

Au nom des Dieux dont tu te ris, Lydie, en ta folle tendresse, Veux-tu donc perdre Sybaris ? Dans l'amour dont il est épris Va-t-il consumer sa jeunesse ? Pourquoi n'a-t-il que du mépris Pour Mars, pour sa noble poussière ? Pourquoi, dans l'arène guerrière, Surpassant ses rivaux surpris, Ne franchit-il pas la carrière, Fier de ses coursiers' aguerris ? Depuis que son cœur n'est plus libre, Pourquoi craint-il l'onde du Tibre ? Pourquoi, sur ses membres flétris, N'ose-t-il pas verser l'olive ? Pourquoi ta tendresse craintive Amollit-elle ses esprits ? Pourquoi, sous l'armure falisque, Ses bras ne sont-ils pas meurtris ? Pourquoi de la flèche .et du disque N'a-t-il pas mérité le prix ? Jadis, à la douleur en proie, Thétis, à la cour de Scyros, Loin des fatales tours de Troie, Élevait un naissant héros, Qui, jusqu'au pied de leurs murailles, Sur les Troyens anéantis Devait semer les funérailles : Es-tu donc une autre Thétis ?

J. SAINTE-MARIE.

[ *Le Conservateur littéraire* , 6 mai 1820.]

## Chapitre 12

D'attraits ravissants pourvue, Seule, elle réunit tout ; Ses appas charment la vue,  
Et chacun vante son goût. Sa peau, veloutée et fraîche, Joint toujours la rose au lis :  
Ce pourrait être Phyllis, Si ce n'était une pêche.

V. D'AUVERNEY.

[ *Le Conservateur littéraire* , 17 juin 1820.]

## Chapitre 13

Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum Vela traham, et terris festinem advertere proram, etc. (Géorgiques, liv. IV.)

Si mon vaisseau déjà, prêt à toucher les bords, Vers le but désiré ne tournait ses efforts, Poète des jardins, je chanterais peut-être La culture des fleurs et la rose champêtre. Je décrirais l'acanthé arrondie en berceaux, L'endive, se gonflant du suc des clairs ruisseaux, Le myrte, amant des eaux qu'il couvre de son ombre, Les contours tortueux de l'énorme concombre, Le narcisse tardif, le persil frais et vert, Et le lierre rampant dont le chêne est couvert.

Aux plaines du Galèse, où, noire et sablonneuse, Roule en des champs dorés son onde limoneuse, Sous les tours d'Æbalie, il fut, je m'en souviens, Un paisible vieillard, riche de peu de biens.

C'était un lieu désert, aride pâturage, Funeste aux jeunes ceps, rebelle au labourage ; Le vieux sage semait, dans ces prés buissonneux, Des légumes parmi les chardons épineux, Et croyait, cultivant le lys et la verveine, Être l'égal des rois dans son humble domaine. Le soir, à son retour, il goûtait sans ennui Des mets simples et purs, qu'il ne devait qu'à lui. Le premier au printemps, le premier en automne, Il recueillait les dons de Flore et de Pomone ; Et quand le triste hiver, brisant les rocs durcis, Mettait un frein de glace aux ruisseaux épaissis, Déjà, taillant le front de l'acanthé encor tendre, Il hâtait les zéphirs qu'il se lassait d'attendre.

Aussi, sur mille essaims il étendait ses droits, Des rayons pleins de miel écu- maient sous ses doigts ; Dans l'automne chez lui chaque arbre se colore D'autant de fruits nouveaux qu'il vit de fleurs éclore. Il plantait le tilleul près du pin rési- neux, Et greffait le prunier sur l'arbuste épineux ; Chez lui, se soumettant au cor- deau qui l'aligne, Le platane ombrageait les sarments de la vigne ; Et seul il sut toujours transplanter sans efforts Des poiriers déjà vieux, des ormeaux déjà forts. Mais à d'autres sujets il faut que je me livre, Je laisse un vaste champ à qui voudra me suivre.

V. D'AUVERNEY.

[ *Le Conservateur littéraire* , 19 août 1820.]

# Chapitre 14

TitrePoemeVictor HugoDiscours sur les avantages de l'Enseignement mutuel

Agmine partito fulgent, paribusque magistris. VIRG.

Je ris quand chaque soir de l'école voisine Sort et s'échappe en foule une troupe enfantine, Quand j'entends sur le seuil le sévère Mentor Dont les derniers avis les poursuivent encor : « Hâtez-vous, il est tard, vos mères vous attendent !... » Inutiles clameurs que les vents seuls entendent ! Il rentre. Alors la bande, avec des cris aigus, Se sépare, oubliant les ordres de l'Argus ; Les uns courent sans peur, pendant qu'il fait un somme, Simuler des assauts sur le foin du bon homme ; D'autres, jusqu'en leurs nids, surprennent les oiseaux Qui le soir le charmaient, errant sous ses berceaux ; Ou, se glissant sans bruit, vont voir avec mystère, S'ils ont laissé des noix au clôs du presbytère. Sans doute vous blâmez tous ces jeux dont je ris. Mais Montaigne, en songeant qu'il naquit dans Paris, Vantait son air impur, la fange de ses rues, Montaigne *aimait Paris jusque dans ses verrues* ; J'ai passé par l'enfance, et cet âge chéri Plaît, même en ses écarts, à mon coeur attendri. Je ne sais : mais pour moi sa naïve ignorance Couvre encor ses défauts d'un voile d'innocence. Le lierre des rochers déguise le contour, Et tout paraît charmant aux premiers feux du jour.

Âge enchanteur où l'âme, étrangère à l'envie, Se prépare en riant aux douleurs de la vie, Prend son penchant pour guide, et, simple en ses transports, Fait le bien sans orgueil et le mal sans remords !

Oh ! si le sort aveugle, à tous mes vœux propice, M'eût permis d'être heureux au gré de mon caprice, Horace, ton ruisseau, ton champ, ton petit bois Hoc erat in volis : modus agni non ira magnus, Hortus ubi, et recto vicinus jugis aqua fors, Et paulum sylvae super his foret, etc.

Ne m'auraient point suffi pour être égal aux rois ; J'aurais encor voulu, près de mon toit agreste, Ouvrir aux fils du pauvre une école modeste, Et, parmi ces enfants, tous soumis à ma loi, J'aurais rêvé des jours qui ne sont plus pour moi. Enfants, rassurez-vous : mon front n'est point sévère, Je veux surtout qu'on m'aime et peu qu'on nie révère ; Je n'aurais pas été ce magister jaloux, Pédant gonflé de morgue et bouffi de courroux, Qui semble, en ses sermons toujours tristes et graves, Le Vieux de la Montagne instruisant ses esclaves. La peur préside seule à ses vaines leçons, Il gronde sur un mot, punit sur des soupçons, Et souvent, à mentir vous contraignant d'avance, Détruit votre candeur et non votre ignorance. Loin de moi ce vieux fou, despote triomphant, Qui ne se souvient plus qu'il fut jadis enfant, Et, foulant sous son joug la jeunesse asservie, Flétrit d'un souffle impur les roses de la vie !

Enfants, vous en riez : mais vos pleurs chaque soir Par leur trace récente attestent son pouvoir. Pour moi, j'aurais voulu, troupe aimable et joyeuse, Vous faire un doux plaisir d'une étude ennuyeuse, J'aurais, d'un nouvel art empruntant le secours, Su rendre vos travaux moins tristes et plus courts ; Je vous aurais laissé le soin de vous instruire, Et ma classe eût offert l'image d'un empire. Roi, j'aurais dispensé les rangs et les emplois, J'aurais dit à chacun : cherche à fixer mon choix, Parmi tes compagnons hâte-toi de paraître, Sois d'abord leur vainqueur, tu deviendras leur maître. Alors j'aurais pu voir tous ces jeunes rivaux Disputer sous mes yeux de zèle et de travaux. Fier d'un titre conquis, tantôt le plus habile Guide des moins savants la phalange docile ; Et tantôt l'ignorant, par un juste retour, Grâce à lui, prend sa place et l'instruit à son tour. Ainsi ce roi fameux, vengeur des Scandinaves, Don Quichotte du nord et neveu des Gustaves, Qui troubla la Vistule, épouvanta Revel, Et, grâce au vieux Voltaire, est sûr d'être immortel, Charle, au plus grand des Czars, son rival dans l'histoire, À force de le vaincre, enseigna la victoire. Répondez, mes amis : il doit vous être doux D'avoir pour seuls mentors des enfants comme vous ; Leur âge, leur humeur, leurs plaisirs sont les vôtres ; Et ces vainqueurs d'un jour, demain vaincus par d'autres, Sont, tour à tour parés de modestes rubans, Vos égaux dans vos jeux, vos maîtres sur les bancs. Muets, les

yeux fixés sur vos heureux émules, Vous n'êtes point distraits par la peur des fé-  
rules ; Jamais un fouet vengeur, effrayant vos esprits, Ne vous fait oublier ce qu'ils  
vous ont appris ; J'écoute mal un sot qui veut que je le craigne, Et je sais beaucoup  
mieux ce qu'un ami m'enseigne. Ainsi, charmante Eglé, par toi souvent instruit,  
De tes douces leçons je recueille le fruit ; Tantôt, quand le printemps rend aux  
bosquets leurs ombres, Nous parcourons tous deux tes jardins déjà sombres ; Là,  
botaniste aimable, en me montrant tes fleurs, Tu m'apprends leurs vertus, leurs  
races, leurs couleurs, Et mon coeur, attentif à des leçons si chères, Retient sur-  
tout les noms des fleurs que tu préfères ; Tantôt, domptant d'un mot mon orgueil  
aux abois, Ta main d'un fil léger embarrasse mes doigts, Tu m'apprends à parer la  
gaze transparente De ces dessins, tracés par l'aiguille savante, Et souvent tu sou-  
ris, quand j'ai, tant bien que mal, Enrichi d'un feston ton voile virginal. Mais aussi  
quelquefois, si la mélancolie Remplace dans ton coeur l'attrayante folie, Tu t'as-  
sieds près de moi sous des bocages verts, Et ton tendre regard me demande des  
vers. Alors, ô mon Eglé, si je saisis ma lyre, Mon ardeur te transporte et ma verve  
t'inspire ; Tu chantes, et j'admire, à mon tour étonné, Un talent qui me manque et  
que je t'ai donné.

Ô force de l'exemple, invincible magie ! Voyez ce Czar, fameux par sa mâle éner-  
gie, Pierre, pour éclairer ses peuples ignorants, Descendre à leur niveau, se mêler  
dans leurs rangs. D'abord, peu soucieux de sa grandeur suprême, Dans les arts  
qu'il leur montre il s'est instruit lui-même ; On l'a vu, tour à tour despote et char-  
pentier, En sortant d'un palais entrer dans un chantier, Boire avec un marin, serrer  
la main des princes, Et des arts de l'Europe enrichir ses provinces. Jaloux de tant de  
rois dominateurs des mers, Le Czar avec douleur a vu ses ports déserts, Il lui faut  
des vaisseaux : lui-même il les commence, <sup>1</sup> On voit encore à Saint-Pétersbourg le

<sup>1</sup>Ne m'auraient point suffi pour être égal aux rois ; J'aurais encor voulu, près de mon toit agreste,  
Ouvrir aux fils du pauvre une école modeste, Et, parmi ces enfants, tous soumis à ma loi, J'aurais  
rêvé des jours qui ne sont plus pour moi. Enfants, rassurez-vous : mon front n'est point sévère, Je  
veux surtout qu'on m'aime et peu qu'on nie révere ; Je n'aurais pas été ce magister jaloux, Pédant  
gonflé de morgue et bouffi de courroux, Qui semble, en ses sermons toujours tristes et graves, Le  
Vieux de la Montagne instruisant ses esclaves. La peur préside seule à ses vaines leçons, Il gronde  
sur un mot, punit sur des soupçons, Et souvent, à mentir vous contraignant d'avance, Détruit votre  
candeur et non votre ignorance. Loin de moi ce vieux fou, despote triomphant, Qui ne se souvient  
plus qu'il fut jadis enfant, Et, foulant sous son joug la jeunesse asservie, Flétrit d'un souffle impur  
les roses de la vie ! Enfants, vous en riez : mais vos pleurs chaque soir Par leur trace récente attestent  
son pouvoir. Pour moi, j'aurais voulu, troupe aimable et joyeuse, Vous faire un doux plaisir d'une  
étude ennuyeuse, J'aurais, d'un nouvel art empruntant le secours, Su rendre vos travaux moins  
tristes et plus courts ; Je vous aurais laissé le soin de vous instruire, Et ma classe eût offert l'image  
d'un empire. Roi, j'aurais dispensé les rangs et les emplois, J'aurais dit à chacun : cherche à fixer  
mon choix, Parmi tes compagnons hâte-toi de paraître, Sois d'abord leur vainqueur, tu deviendras  
leur maître. Alors j'aurais pu voir tous ces jeunes rivaux Disputer sous mes yeux de zèle et de tra-

bateau que Pierre le Grand construisit, aidé du baron Lefort, et qui fut le premier navire de la marine russe..

Il ne peut, méprisé des autres potentats, D'un rempart de guerriers entourer ses états ; Ses Calmoucks, ses Baskirs, phalanges voyageuses, Ne quittent qu'à regret leurs cavernes fangeuses, Et, marchant en désordre, et sans chefs et sans lois, Fui-raient au seul aspect d'un grenadier hongrois. Le Czar veut se créer une invincible armée, Ce grand projet domine en son âme enflammée, Rien ne lui coûte, et, loin des pompes de sa cour, Pour former ses soldats, le Czar se fait tambour. C'est ainsi que, chassant l'ignorance endurcie, L'exemple d'un seul homme éveilla la Russie.

Le dirai-je ? à Canton, fameux par son savoir, Un Chinois de l'exemple a connu le pouvoir. Ce sage, méprisant tous nos arts inutiles, De la mode et du goût colifichets futiles, Crut devoir réserver aux plus augustes mains L'art, dédaigné chez nous, qui nourrit les humains. Dès qu'un prince nouveau va monter sur le trône, vau. Fier d'un titre conquis, tantôt le plus habile Guide des moins savants la phalange docile ; Et tantôt l'ignorant, par un juste retour, Grâce à lui, prend sa place et l'instruit à son tour. Ainsi ce roi fameux, vengeur des Scandinaves, Don Quichotte du nord et neveu des Gustaves, Qui troubla la Vistule, épouvanta Revel, Et, grâce au vieux Voltaire, est sûr d'être immortel, Charle, au plus grand des Czars, son rival dans l'histoire, À force de le vaincre, enseigna la victoire. Répondez, mes amis : il doit vous être doux D'avoir pour seuls mentors des enfants comme vous ; Leur âge, leur humeur, leurs plaisirs sont les vôtres ; Et ces vainqueurs d'un jour, demain vaincus par d'autres, Sont, tour à tour parés de modestes rubans, Vos égaux dans vos jeux, vos maîtres sur les bancs. Muets, les yeux fixés sur vos heureux émules, Vous n'êtes point distraits par la peur des férules ; Jamais un fouet vengeur, effrayant vos esprits, Ne vous fait oublier ce qu'ils vous ont appris ; J'écoute mal un sot qui veut que je le craigne, Et je sais beaucoup mieux ce qu'un ami m'enseigne. Ainsi, charmante Eglé, par toi souvent instruit, De tes douces leçons je recueille le fruit ; Tantôt, quand le printemps rend aux bosquets leurs ombres, Nous parcourons tous deux tes jardins déjà sombres ; Là, botaniste aimable, en me montrant tes fleurs, Tu m'apprends leurs vertus, leurs races, leurs couleurs, Et mon coeur, attentif à des leçons si chères, Retient surtout les noms des fleurs que tu préfères ; Tantôt, domptant d'un mot mon orgueil aux abois, Ta main d'un fil léger embarrasse mes doigts, Tu m'apprends à parer la gaze transparente De ces dessins, tracés par l'aiguille savante, Et souvent tu souris, quand j'ai, tant bien que mal, Enrichi d'un feston ton voile virginal. Mais aussi quelquefois, si la mélancolie Remplace dans ton coeur l'attrayante folie, Tu t'assieds près de moi sous des bocages verts, Et ton tendre regard me demande des vers. Alors, ô mon Eglé, si je saisis ma lyre, Mon ardeur te transporte et ma verve t'inspire ; Tu chantes, et j'admire, à mon tour étonné, Un talent qui me manque et que je t'ai donné. Ô force de l'exemple, invincible magie ! Voyez ce Czar, fameux par sa mâle énergie, Pierre, pour éclairer ses peuples ignorants, Descendre à leur niveau, se mêler dans leurs rangs. D'abord, peu soucieux de sa grandeur suprême, Dans les arts qu'il leur montre il s'est instruit lui-même ; On l'a vu, tour à tour despote et charpentier, En sortant d'un palais entrer dans un chantier, Boire avec un marin, serrer la main des princes, Et des arts de l'Europe enrichir ses provinces. Jaloux de tant de rois dominateurs des mers, Le Czar avec douleur a vu ses ports déserts, Il lui faut des vaisseaux : lui-même il les commence, Et sur un frêle esquif fonde une flotte immense

Le Sénat le conduit aux bords du Fleuve Jaune ; Là, pressant deux taureaux d'un royal aiguillon, L'empereur dans la terre ouvre un large sillon, Et, sous les yeux ravis de la foule accourue, Unit d'un noeud sacré le sceptre et la charrue.

Mais, du bon Yorick<sup>2</sup> imitant les écarts,

Vais-je chanter la Chine et l'empire des Czars ? Oh ! non reviens, ma muse, admirer mon école. Là, j'ai mis de Jésus le sublime symbole, J'ai rempli ses désirs, car sa touchante loi Dit : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi. » Au-dessous est ma table, et plus loin sont placées De mes jeunes sujets les banquettes pressées ; Ces cartes, ces tableaux dont les murs sont couverts Portent des premiers mots les mélanges divers, Et l'enfant, qui les voit, aisément s'initie Aux arts que nous légua l'antique Phénicie. Mais l'instant est venu : tu vas voir sous tes yeux, Au temple de l'étude entrer l'essaim joyeux. Leur chef marche à leur tête en marquant la cadence, Et chacun sur son banc vient s'asseoir en silence. Tout se tait ; mais bientôt leur voix s'élève en chœur, Leur douce voix demande à ce Dieu protecteur, Qui parmi les Vertus compte l'humble Espérance, De longs jours pour le roi, de beaux jours pour la France. La prière a cessé ; chacun avec ardeur Recomence un travail qu'il quitta sans tiédeur ; D'abord le maître dicte, et leur main exercée Sur l'ardoise fragile a transcrit sa pensée. Le plus faible au combat provoque les plus forts ; Souvent son jeune chef, couronnant ses efforts, Compare les essais, sourit, et lui désigne Le rang plus glorieux dont il s'est rendu digne. Mon tour vient : je dispense, en mon dernier coup d'oeil, Le blâme avec regret, l'éloge avec orgueil.

On se lève... entends-tu la crécelle sonore À de nouveaux combats les appeler encore ? Regarde. Ils vont s'apprendre, en d'aimables leçons, Ces signes variés qui peignent tous les sons. Au milieu d'eux se place, en sa chaire mobile, Leur Aristarque, armé de son sceptre fragile ; Vois-les, près d'un tableau, sans dégoûts, sans ennuis, Corrigés l'un par l'autre, et l'un par l'autre instruits ; Vois de quel air chacun, bouillant d'impatience, Quand son rival s'égare, étale sa science ; Ce soir il s'ornera d'un ruban bien acquis, Et son regard dira : c'est moi qui l'ai conquis.

Êtres intéressants, meilleurs que nous ne sommes, Enfants, pourquoi faut-il que vous deveniez hommes ? Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez, comme nous, Esclaves ou tyrans, enviés ou jaloux ?

<sup>2</sup>On connaît ce personnage sous le nom duquel Sterne s'est peint dans ses romans.

Vous qui, les yeux fixés sur un gros caractère, L'imitiez vainement sur l'arène légère, Et voyez chaque fois, malgré vos soins nouveaux, Le cylindre fatal effacer vos travaux, Ce triste passe-temps, mes enfants, c'est la vie. Un jour, vers le bonheur tournant un oeil d'envie, - Vous ferez comme moi, sur ce modèle heureux, Bien des projets charmants, bien des plans généreux ; Et puis viendra le sort dont la main inquiète Détruira dans un jour votre ébauche imparfaite. Croissez pourtant, croissez :- que l'ardeur des succès Vous montre de bonne heure à devenir français. Enfants, instruisez-vous ; le savoir vous honore. L'art que je vous enseigne est peu de chose encore ; Mais pour dissiper l'ombre il suffit d'un éclair, Et le sable grossier peut dérouiller le fer. Apprenez à penser ; votre noble industrie, Des dons que je vous fais doit compte à la patrie ; Ah ! faites-lui puiser, séchant ses pleurs sanglants, La paix dans vos vertus, la gloire en vos talents.

Écoutez : autrefois les nations rivales Disaient : « Dans les beaux arts la France est sans égales ; » Mais, seules, nous brûlons de ce feu créateur » Des secrets d'Uranie immortel inventeur ; » Fust, Newton, n'étaient point de ces têtes légères... » Savez-vous, mes amis, comment ont fait nos frères ? L'un sut, d'un air subtil, gonfler le vaste sein D'un globe, compagnon de son hardi dessein ; Et dans le ciel ouvert planant avec audace, Conquit, Titan nouveau, l'empire de l'espace ; Et quand l'Europe encor, de jeu frivole et vain Osa, dans son dépit, taxer cet art divin, La France, en attendant que l'avenir prononce, Aux plaines de Fleurus confia sa réponse.

Un autre, à la vapeur ouvrant d'étroits canaux, Comprima ses élans dans d'énormes fourneaux, Et, fixant à leurs flancs deux orbes tutélaires, Fit marcher sur les flots nos flottantes galères. Grâce à lui, les vaisseaux, changés en chars mouvants, Peuvent fuir les écueils et se jouer des vents. Sans doute à ce bel art, qui brave les tempêtes, Le commerce devra de nouvelles conquêtes ; Pour le rendre parfait nos savants vont s'unir ; Et peut-être on verra, dans les temps à venir, Voguer dans l'air, courir sur les mers écumantes, Nos bataillons volants et nos flottes fumantes.

Imitez, mes amis, dans vos futurs essais, Ces exemples fameux, vengeurs du nom français. Il en est parmi vous, puis-je ne le pas croire ? Qu'un jour tourmentera le démon de la gloire, Qui, nourris dans l'échoppe ou sortis des hameaux, À nos anciens lauriers joindront quelques rameaux, Éclairciront leur astre entouré de ténèbres, Et, s'ils sont nés obscurs, sauront mourir célèbres. Les uns, chantant des rois les tragiques revers, Du grand Corneille éteint nous rendront les beaux vers ; Les autres, d'un bras sûr, géants de nos tribunes, Pousseront loin de nous le char des infortunes, Guideront nos guerriers ; ou, protégeant les lys, Pour nos Henris nouveaux seront d'autres Sullys. Pour moi, qui, le premier, dans votre âme

ingénue Éveillai des talents l'étincelle inconnue, En frémissant pour vous des caprices du sort, D'un regard étonné je suivrai votre essor ; Et, tandis que vos nerfs braveront le naufrage, Moi, dans mon humble asile, à l'abri de l'orage, J'irai de mes aïeux retrouver les cercueils, Sans avoir fui le port ni tenté les écueils.

Ainsi, sans le savoir, quand la poule fidèle Couve l'oeuf étranger de l'humide sarcelle ; Tendre mère, elle tremble, alors qu'à peine éclos, Ses poussins chancelants s'élancent dans les flots ; Triste, elle suit de l'oeil leur troupe inattentive, S'alarme, les admire, et reste sur la rive.

\*\*\*\*

[ *Le Conservateur littéraire* , 9 septembre 1820.]

## Notes de l'auteur

## Chapitre 15

Je disais l'an passé : voici le jour de fête, Charles m'attend : je veux, ceignant de fleurs ma tête, M'offrir avec ma fille à son premier coup d'œil ; Quand ce jour reviendra, ramené par l'année, Si je lui porte un fils, fruit de notre hyménée, Mon bonheur sera de l'orgueil.

L'année a fui : voici le jour de fête ! Est-ce une fête, hélas ! que l'on apprête ? Qu'est devenu ce jour jadis si doux ? De pleurs amers j'ai salué l'aurore ; Pourtant un Charle à mes vœux reste encore, J'embrasse un fils, mais je n'ai plus d'époux. Veuve, deux Orphelins m'attachent à la terre : Mon bien-aimé près d'eux ne viendra point s'asseoir ; Ils ne dormiront pas sous les yeux de leur père, Et j'irai sur leurs fronts, plaintive et solitaire, Déposer le baiser du soir.

Ô vain regret ! félicité passée ! Voici le jour où, sur son sein pressée, À mon époux je redisais ma foi, Et je gémiss sur une urne glacée, Près de ce cœur qui ne bat plus pour moi !

Ainsi la Veuve désolée, Digne du Héros au cercueil, D'un doux souvenir accablée, Pleurait, auprès du mausolée, Son court bonheur et son long deuil.

Nous voyions cependant, échappés aux naufrages, Briller l'Arc du Salut au milieu des Orages ; Le Ciel ne s'armait plus de présages d'effroi ; De l'héroïque Mère exauçant l'espérance, Le Dieu qui fut Enfant avait à notre France Donné l'Enfant qui sera Roi.

V. M. HUGO.

[ *Le Conservateur littéraire* , 9 décembre 1820 ]

## Chapitre 16

TitrePoemeVictor HugoRaymond d'Ascoli Ce jeune poète, mort à dix-huit ans, était le neveu de ce Cecco d'Ascoli, ami de Pétrarque, médecin de Jean XXII à Avignon, professeur à l'université de Bologne, qui, ayant composé un poème sur la morale de l'histoire naturelle, fut accusé d'hérésie et de sacrilège par Dino et Thomas del GarLo ; et brûlé à Florence par le Saint-Office.

Muses, qui dans ce lieu champêtre Avec soin me fîtes nourrir, Beaux arbres, qui m'avez vu naître, Bientôt vous me verrez mourir. (CHAULIEU.)

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô vierge adorée, Ce que trace ma main par mes pleurs égarée ; Emma, pardonne-moi, car mon sort est fixé, Il faut t'en avertir... A l'aurore prochaine, Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène, Ne viens plus sur ces bords rêver au jour passé ; De peur, ô mon Emma, que là, sous cet ombrage, Cette eau pure, où les yeux chercheront ton image, Ne t'offre un cadavre glacé.

J'ose t'écrire ; hélas ! à nos ardeurs naissantes Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours ? Les doux ; aveux de nos amours À peine ont effleuré nos lèvres innocentes ; Un mot faisait tous nos discours. Mes regards te parlaient ; j'ai lu dans

ton sourire. Tu m'aimais sans transports, je t'aimais sans délire C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours.

Oui, frémis, ma charmante épouse, Ignorant mon malheur, hélas ! si dès demain Tu suis un chœur joyeux sur l'humide pelouse, Un autre s'offrira pour te donner la main ; Un autre ici viendra voir, à l'aube naissante, Flotter à plis d'azur ton voile transparent ; Un autre devant toi, déité bienfaisante, Amènera l'aveugle errant.

Un autre te suivra dans tes songes paisibles ; le soir, il remplira, tranquille à tes genoux, Ces momens d'entretien qu'un soupir rend pénibles, Mais qu'un sourire rend si doux, Lorsque enfin, infidèle, aura fui ma colombe, Sitôt que mes fleurs vont jaunir, Quand de ton Raymond dans la tombe Rien ne te restera, pas même un souvenir ; Alors, oui, tu verras, rougissante, étonnée, Un plus heureux hâter ton réveil matinal, Et, saisissant ta main dans sa main fortunée, Te conduire au lieu saint, non loin du lieu fatal, Hélas ! où dormira ma cendre abandonnée ; Et puis, il cachera ton bandeau virginal Sous la couronne d'hyménée.

Un autre!... ô douleur ! ô tourment ! Je t'aimais sans délire, et je t'aime avec rage!... Mon Emma, songe à moi ; respecte ton serment... Hélas ! brûle ces vers, déchire ce message : Un autre ne doit pas, fille innocente et sage, Connaître ton premier amant. Il ne faut pas qu'un jour un despote farouche, Le soupçon dans les yeux, le reproche à la bouche, Vienne blesser ton chaste orgueil ; Jaloux, désespéré, cet époux que j'abhorre Ne doit pas éprouver le feu qui me dévore... Mais est-on jaloux d'un cercueil ?

Quoi ! j'aurais pu, comme un long rêve, Voir, couché sur ton sein, mes jours fuir sans douleur ! À peine commencé, ce songe heureux s'achève, Entre nous d'un vain monde un préjugé s'élève : Je croyais le monde meilleur. Mon père ! oui, contre vous mon courroux se soulève : Vous avez fait tout mon malheur.

Dès mon enfance, Emma, mon âme est asservie À des vœux qu'il fit sans remord : Un nœud saint m'enchaînait dès le seuil de la vie Jusques aux portes de la mort. Pour moi, j'ignorais tout ; moi, je t'aimais sans crainte ; Et le sort vient d'apprendre à ce tyran jaloux Notre amour, dont l'ardeur, par le repos contrainte, Était presque un secret pour nous.

Ce n'est pas qu'il m'ait vu, lorsque la nuit arrive, Errer auprès de ton séjour ; Ou, quand tu sors des bois inquiète et pensive, Veiller de loin sur ton retour, Il n'a

point entendu d'un oreille furtive Ces vers pour qui ton jeune amour M'a promis  
des baisers que ta pudeur craintive Me refuse de jour en jour.

Cette nuit, en dormant, encor plein de la veille, Je chantais à tes pieds ; mes  
chants te semblaient doux ; J'en recevais le prix de ta lèvre vermeille ; Tu me livrais  
ta main, et j'étais ton époux. Mais ton nom de mon père alla frapper l'oreille ; Mon  
père entendit tout. Maintenant tu peux voir Ce qui fait les ennuis où mon âme est  
en proie ; Mon réveil fut suivi du pâle désespoir, Et mon songe emporta ma joie.

Tu n'as jamais connu mon père courroucé. « Va, fuis loin de ces bords, fils ingrat  
et profane ! « Apprends, puisque j'ai su ton amour insensé, « Le vœu sacré qui te  
condamne. « Choisis un cloître obscur qui garde ton secret, « Ou pour quitter ces  
lieux nous t'accordons une heure. « Ta mère, comme moi, te bannit sans regret  
« De sa vue et de sa demeure... »Ma mère, hélas ! elle pleurait.

J'ai fui : mais, chère Emma, sous le coup qui m'afflige, Sous quels cieux puis-je  
aller souffrir ? Croit-on qu'aux champs du nord le rossignol voltige ? Et, lorsqu'un  
vent cruel l'arrache de sa tige, Le lis ailleurs sait-il fleurir ? Non, banni loin de toi, la  
tombe est ma retraite ; Et ton Raymond qui te regrette Vient ici pleurer et mourir.

Pourtant, j'aurais voulu, vierge aimable et trop chère, Te revoir avant mon tré-  
pas. Bientôt le dur sommeil va presser ma paupière : La mort, ô mon Emma, m'eût  
été moins amère, De mourir presque dans tes bras. J'ai contemplé long-temps ta  
paisible chaumière ; Incliné vers ton seuil, j'ai cherché sûr la pierre L'empreinte  
humide de tes pas. Et même, en revenant vers ce lieu solitaire, Bien souvent j'ai  
tourné mes regards en arrière, Pour voir si tu ne venais pas.

Je vais m'éteindre, avant que la vieillesse austère Imprime à mon front sa lan-  
gueur, Demain mes vieux parens iront rendre à la terre Ce corps jeune et plein de  
vigueur. Je vais m'éteindre. Enfans du beau ciel d'Ausonie, Si mes vers imparfaits  
montrent quelque génie, Mon nom ne vivra pas toujours. Ô mon maître chéri, par-  
donne, amant de Laure, Car Raymond expirant n'a point conquis encore <sup>1</sup> Sept

<sup>1</sup> Muses, qui dans ce lieu champêtre Avec soin me fîtes nourrir, Beaux arbres, qui m'avez vu  
naître, Bientôt vous me verrez mourir. (CHAULIEU.) Bientôt... Lis sans retard, lis, ô vierge adorée, Ce  
que trace ma main par mes pleurs égarée ; Emma, pardonne-moi, car mon sort est fixé, Il faut t'en  
avertir... A l'aurore prochaine, Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène, Ne viens plus sur  
ces bords rêver au jour passé ; De peur, ô mon Emma, que là, sous cet ombrage, Cette eau pure,  
où les yeux chercheront ton image, Ne t'offre un cadavre glacé. J'ose t'écrire ; hélas ! à nos ardeurs  
naissantes Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours ? Les doux ; aveux de nos amours À peine ont  
effleuré nos lèvres innocentes ; Un mot faisait tous nos discours. Mes regards te parlaient ; j'ai lu

troubadours qui composaient le Corps des Jeux Floraux, dans son origine, donnaient, au lauréat une violette D'OR FIN..

Oui, comme toi, triste, je pourrais vivre, N'ayant qu'un luth pour charmer mes ennuis, Fuyant Emma, dont l'aspect seul m'enivre, . Et dans les pleurs passant mes longues nuits, À la douleur mon âme accoutumée Dans sa prison resterait dans ton sourire. Tu m'aimais sans transports, je t'aimais sans délire C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours. Oui, frémis, ma charmante épouse, Ignorant mon malheur, hélas! si dès demain Tu suis un chœur joyeux sur l'humide pelouse, Un autre s'offrira pour te donner la main; Un autre ici viendra voir, à l'aube naissante, Flotter à plis d'azur ton voile transparent; Un autre devant toi, déité bienfaisante, Amènera l'aveugle errant. Un autre te suivra dans tes songes paisibles; le soir, il remplira, tranquille à tes genoux, Ces momens d'entretien qu'un soupir rend pénibles, Mais qu'un sourire rend si doux, Lorsque enfin, infidèle, aura fui ma colombe, Sitôt que mes fleurs vont jaunir, Quand de ton Raymond dans la tombe Rien ne te restera, pas même un souvenir; Alors, oui, tu verras, rougissante, étonnée, Un plus heureux hâter ton réveil matinal, Et, saisissant ta main dans sa main fortunée, Te conduire au lieu saint, non loin du lieu fatal, Hélas! où dormira ma cendre abandonnée; Et puis, il cachera ton bandeau virginal Sous la couronne d'hyménée. Un autre!... ô douleur! ô tourment! Je t'aimais sans délire, et je t'aime avec rage!... Mon Emma, songe à moi; respecte ton serment... Hélas! brûle ces vers, déchire ce message : Un autre ne doit pas, fille innocente et sage, Connaître ton premier amant. Il ne faut pas qu'un jour un despote farouche, Le soupçon dans les yeux, le reproche à la bouche, Vienne blesser ton chaste orgueil; Jaloux, désespéré, cet époux que j'abhorre Ne doit pas éprouver le feu qui me dévore... Mais est-on jaloux d'un cercueil? Quoi! j'aurais pu, comme un long rêve, Voir, couché sur ton sein, mes jours fuir sans douleur! À peine commencé, ce songe heureux s'achève, Entre nous d'un vain monde un préjugé s'élève : Je croyais le monde meilleur. Mon père! oui, contre vous mon courroux se soulève : Vous avez fait tout mon malheur. Dès mon enfance, Emma, mon âme est asservie À des vœux qu'il fit sans remord : Un nœud saint m'enchaînait dès le seuil de la vie Jusques aux portes de la mort. Pour moi, j'ignorais tout; moi, je t'aimais sans crainte; Et le sort vient d'apprendre à ce tyran jaloux Notre amour, dont l'ardeur, par le repos contrainte, Était presque un secret pour nous. Ce n'est pas qu'il m'ait vu, lorsque la nuit arrive, Errer auprès de ton séjour; Ou, quand tu sors des bois inquiète et pensive, Veiller de loin sur ton retour, Il n'a point entendu d'une oreille furtive Ces vers pour qui ton jeune amour M'a promis des baisers que ta pudeur craintive Me refuse de jour en jour. Cette nuit, en dormant, encor plein de la veille, Je chantais à tes pieds; mes chants te semblaient doux; J'en recevais le prix de ta lèvre vermeille; Tu me livrais ta main, et j'étais ton époux. Mais ton nom de mon père alla frapper l'oreille; Mon père entendit tout. Maintenant tu peux voir Ce qui fait les ennuis où mon âme est en proie; Mon réveil fut suivi du pâle désespoir, Et mon songe emporta ma joie. Tu n'as jamais connu mon père courroucé. « Va, fuis loin de ces bords, fils ingrat et profane! » Apprends, puisque j'ai su ton amour insensé, « Le vœu sacré qui te condamne. » Choisis un cloître obscur qui garde ton secret, « Ou pour quitter ces lieux nous t'accordons une heure. » Ta mère, comme moi, te bannit sans regret « De sa vue et de sa demeure... » Ma mère, hélas! elle pleurait. J'ai fui : mais, chère Emma, sous le coup qui m'afflige, Sous quels cieux puis-je aller souffrir? Croit-on qu'aux champs du nord le rossignol voltige? Et, lorsqu'un vent cruel l'arrache de sa tige, Le lis ailleurs sait-il fleurir? Non, banni loin de toi, la tombe est ma retraite; Et ton Raymond qui te regrette Vient ici pleurer et mourir. Pourtant, j'aurais voulu, vierge aimable et trop chère, Te revoir avant mon trépas. Bientôt le dur sommeil va presser ma paupière : La mort, ô mon Emma, m'eût été moins amère, De mourir presque dans tes bras. J'ai contemplé long-temps ta paisible chaumière; Incliné vers ton seuil, j'ai

pour souffrir... Dis, ô Pétrarque, et toi, ma bien-aimée, N'est-il pas vrai qu'il vaut bien mieux mourir ?

Adieu, ma belle amante ; adieu, ma tendre mère, Vous qui m'avez nourri, vous qui m'avez pleuré, Daignez couvrir encor du linceul funéraire Ce corps pâle et défiguré ; Et si, près du cercueil qu'un saint deuil environné, Un père trop cruel s'arrête avec effroi, Dites-lui que je lui pardonne, Et pardonnez-lui comme moi. Infortuné Pétrarque, isolé dans Vaucluse, Reçois mon cantique de mort ; À vivre sans Emma ton Raymond se refuse, Et je meurs en plaignant ton sort. Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence, Adieu, frères, parens, amis ; Ma jeune épouse, adieu ! l'instant fatal s'avance ; Adieu surtout, hélas ! la trop douce espérance Des baisers que tu m'as promis.

## Notes de l'auteur

cherché sûr la pierre  
L'empreinte humide de tes pas. Et même, en revenant vers ce lieu solitaire, Bien souvent j'ai tourné mes regards en arrière, Pour voir si tu ne venais pas. Je vais m'éteindre, avant que la vieillesse austère Imprime à mon front sa langueur, Demain mes vieux parens iront rendre à la terre Ce corps jeune et plein de vigueur. Je vais m'éteindre. Enfans du beau ciel d'Ausonie, Si mes vers imparfaits montrent quelque génie, Mon nom ne vivra pas toujours. Ô mon maître chéri, pardonne, amant de Laure, Car Raymond expirant n'a point conquis encore La fleur d'or des Sept Troubadours

## Chapitre 17

LE VIEILLARD. Ô mon fils, où cours-tu ?

LE JEUNE HOMME. Vers les bosquets de Gnide J'ose en secret suivre les pas  
D'une vierge aimable et timide : Par pitié, ne me retiens pas.

LE VIEILLARD. Jeune Homme, crains Vénus : son sourire est perfide, Minerve  
par ma voix t'offre ici son égide Contre ses dangereux appas.

LE JEUNE HOMME. Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée ! La ceinture de  
Cythérée Vaut bien l'égide de Pallas.

LE VIEILLARD. Redoute un sexe ingrat : mon fils, tu dois m'en croire. Vole plutôt  
au Pinde illustrer ta mémoire.

LE JEUNE HOMME, Le Pinde et ses sentiers déjà me sont connus,

LE VIEILLARD. Apollon n'aime que la Gloire.

LE JEUNE HOMME, Apollon ne hait pas Vénus.

LE VIEILLARD. Brigue donc des Héros la palme triomphale : Imite dans sa course,  
aux monstres si fatale, Le vaillant fils d'Amphytrion.

LE JEUNE HOMME. On vit filer aux pieds d'Omphale Celui qui dompta Géryon.

LE VIEILLARD. Suis Diane au regard austère.

LE JEUNE HOMME. Faut-il jusqu'au sein du mystère La suivre auprès d'Endy-  
mion ?

LE VIEILLARD. Toi, que de dons trompeurs la nature décore, Ecoute ; la raison inspire mes discours ; Hippolyte, dès son aurore, Fuyait le culte des Amours.

LE JEUNE HOMME. Anacréon, dans ses vieux jours, Sur son luth les chantait encore.

LE VIEILLARD. Crains qu'une ingrante...

LE JEUNE HOMME. Oh ! tu ne vis jamais Un cœur si pur, une vierge aussi belle !

LE VIEILLARD. Tu n'as point vu la beauté que j'aimais, Car, ô mon fils, jurant d'être fidèle, J'ai comme toi jadis connu l'Amour, Et son bandeau m'avait caché ses ailes, Pourquoi, grands Dieux ! a-t-il fui sans retour, Ce temps si court des ardeurs éternelles ?

LE JEUNE HOMME. Tu le vois, ô Vieillard, ton cœur songe toujours À ce Dieu qu'aujourd'hui j'adore ; On n'est pas loin d'aimer encore Lorsqu'on regrette les amours.

LE VIEILLARD. Non, je suis sage, hélas ! va, crois-en ma tristesse. Sur les plaisirs de ta jeunesse Bientôt tu verseras des pleurs ; Quelque jour viendront les douleurs...

LE JEUNE HOMME. Quelque jour viendra la sagesse.

# Chapitre 18

TitrePoemeVictor HugoLes Derniers Bardes

Il dit : « Arrive, tue, détruis, ravage, puisque tu as vaincu ceux qui avaient vaincu.  
(Romances espagnoles.)

Cyprès, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes ? Sont-ce les Esprits des tempêtes ? Sont-ce les noirs vautours, cachés dans vos rameaux ? Ou, fidèles encore à vos bocages sombres, Les Enfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres Chercher leurs antiques tombeaux ? Ô monts, est-ce un torrent dont le bruit m'épouvante ? N'entends-je pas plutôt, dans la nuit décevante, Les spectres s'appeler sur vos fronts chevelus ? Harpe, qui fait frémir ta corde murmurante ? Est-ce le vent du Nord ? est-ce quelque ombre errante Des vieux Bardes qui ne sont plus ?

Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères ! Le pâtre, heureux de vivre ou vécut ses pères, Ne tramait pas encor des jours voués au deuil ; Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière, Et l'on voyait un trône où l'on voit un cercueil. Écossais, tes rochers te servaient de barrière ; L'Étranger méprisait, sans en franchir le seuil, Ton indigence héréditaire ; Mais la Liberté pauvre et fière, Sur ces rocs dédaignés régnait avec orgueil.

Soudain de sinistres présages, Sombres précurseurs des revers, Troublent ces paisibles rivages, Descendu des cieux entr'ouverts, Fingal erre au sein des nuages ; Sa lance est un faisceau d'éclairs ; Son char roule sur les orages ;<sup>1</sup> Les Calédoniens croyaient que les aigles et les dogues avaient le don de voir les fantômes.,

Et, quittant ses roches sauvages, S'enfuit vers la rive des mers. Oubliant ta route étoilée, Ô lune, alors pâle et voilée, Tu cachas ton front dans les flots ; Et Morven, au sein des ténèbres, Entendit des harpes funèbres Annoncer la mort des héros<sup>2</sup>.

Voix funestes du sort, jusque alors inconnues, Que n'avez-vous en vain proclamé son courroux ! Mais quand son souffle immense a rassemblé les nues, L'ouragan retient-il ses coups ?

Le fracas des chars des batailles Fait soudain du Lomon trembler les vieux frimas ; Avide de nouveaux climats, Edouard, de Stirling menaçant les murailles, Apporte aux héros les combats.

« Écosse, tes guerriers, si longtemps invincibles, « Sur tes monts envahis ont rencontré la mort ; « Les restes mutilés de ces vaincus terribles « Roulent dans les

<sup>1</sup> Il dit : « Arrive, tue, détruis, ravage, puisquetu as vaincu ceux qui avaient vaincu. (Romances espagnoles.) Cyprès, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes ? Sont-ce les Esprits des tempêtes ? Sont-ce les noirs vautours, cachés dans vos rameaux ? Ou, fidèles encore à vos bocages sombres, Les Enfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres Chercher leurs antiques tombeaux ? Ô monts, est-ce un torrent dont le bruit m'épouvante ? N'entends-je pas plutôt, dans la nuit décevante, Les spectres s'appeler sur vos fronts chevelus ? Harpe, qui fait frémir ta corde murmurante ? Est-ce le vent du Nord ? est-ce quelque ombre errante Des vieux Bardes qui ne sont plus ? séparateur Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères ! Le pâtre, heureux de vivre ou vécut ses pères, Ne tramait pas encor des jours voués au deuil ; Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière, Et l'on voyait un trône où l'on voit un cercueil. Écossais, tes rochers te servaient de barrière ; L'Étranger méprisait, sans en franchir le seuil, Ton indigence héréditaire ; Mais la Liberté pauvre et fière, Sur ces rocs dédaignés régnait avec orgueil. Soudain de sinistres présages, Sombres précurseurs des revers, Troublent ces paisibles rivages, Descendu des cieux entr'ouverts, Fingal erre au sein des nuages ; Sa lance est un faisceau d'éclairs ; Son char roule sur les orages ; L'aigle au loin le voit dans les airs

<sup>2</sup> Quand un héros mourait ou devait mourir, la harpe gémissait d'elle-même.

fanges du Nord. « Pourquoi ce farouche silence, « Bardes ? Ils ne sont plus ; il n'est plus de vengeance. « Mais l'heure des chants a sonné<sup>3</sup> .

« Ouvrez à ces héros le palais des nuages ; « Bardes : laissez-vous se perdre dans les âges « Leur souvenir abandonné ? »

Sourds à ces clameurs téméraires, Les Bardes, épars dans les bois, Laissaient aux vieux lambris des rois Pendre leurs harpes funéraires. Sur les rocs de Tremnor affrontant les hivers, Ils pleuraient les héros, sans chanter leur vaillance ; Et comme on voit, la nuit, quand l'orage s'avance , Un calme menaçant précéder les éclairs, Ils se taisaient : mais leur silence Était plus beau que leurs concerts.

Le Roi vient, entoure de ses chefs intrépides ; Et, non loin de Dunbar, aux sommets sourcilleux, De la Clyde en courroux domptant les flots rapides, Au front du Lothyan pose un pied orgueilleux. Déjà s'offrent à lui les grottes de Cartlane<sup>4</sup> ,

Il entend mugir leurs torrens, Et suit sur ces vieux monts l'aigle inquiet qui plane, Étonné de voir des tyrans.

Bientôt devant ses pas, parmi de longs nuages, Des pics menaçans et sauvages S'élèvent : sur leurs flancs grondent les vents du nord ; Autour d'eux leur grande ombre au loin couvre la terre ; Et le sourd fracas du tonnerre Dit que ces rocs affreux sont les rocs de Tremnor.

Édouard, le premier, à travers les bruyères Guide en les rassurant ses agiles archers : Tout s'ébranle ; et déjà les lances étrangères Brillent sur ces sombres rochers, Les soldats enivrés dévorent leurs conquêtes ; L'aspect seul d'Édouard leur cache les tempêtes Qu'entassent sur leurs fronts les nuages mouvans, Les bataillons épais en colonnes s'allongent, Ils marchent ; et leurs cris, que mille échos prolongent, Se mêlent à la voix des vents.

Tout à coup, sur un roc dont la lugubre cime S'incline vers l'armée et menace l'abîme, Debout, foulant aux pieds les orageux brouillards, Agitant leurs robes funèbres, Aux lueurs de l'éclair qui perce les ténèbres, Apparaissent de grands

<sup>3</sup>Tous les guerriers étaient chantés par les Bardes après leur morts, autrement leur nom restait sans gloire, et leur ombre erraient parmi les brouillards du Légo, jusqu'à ce qu'on leur eût payé ce dernier tribut.

<sup>4</sup>C'est des grottes de Cartlane que William Wallace ou Wallau ; seigneur d'Ellerslie, sortit pour délivrer l'Ecosse.

Vieillards. Tels sur les roches fabuleuses On a vu s'élever, dans les nuits nébuleuses, Les tristes Géans des hivers, Lorsque, courbant des monts les forêts ébranlées, De leur souffle terrible ils remplissaient les airs, Et mugissaient dans les vallées.

Cet aspect de toutes parts. Jette une terreur soudaine ; Le roi, du haut de ses chars, Voit reculer vers la plaine Ses superbes léopards ; Il voit ses soldats épars, Sourds à sa voix souveraine, Prêts à fuir leurs étendards. Malgré sa fierté hautaine, Le trouble agite ses sens ; Le vent retient son haleine, Et les Guerriers frémissans Fixent leur vue incertaine Sur les Bardes menaçans.

#### CHŒUR DES BARDES.

« Édouard, hâte-toi ; jouis de ta victoire. « Tandis que ton pied étonné « Foule les fronts glaces des aînés de la gloire, « Prends ce que leur mort t'a donné. « Tu vaincras : leur trépas à l'Écosse déserte « Révèle assez son avenir. « Mais tremble ! leur trépas annonce aussi ta perte <sup>5</sup> ;

« C'est un crime de plus et le temps sait punir. »

Ils chantaient : la harpe sonore, Après qu'ils ont chanté, vibre et frémit encore ; La foudre en sourds éclats roule et se tait trois fois ; Le vent gronde et s'apaise ; et marchant à leur tête, Sur le bord de l'abîme où retentit leur voix, Le vieux Chef des Bardes s'arrête. Les frimas sur son front s'élèvent entassés, Sa barbe en flots d'argent descend vers sa ceinture, Il abandonne aux vents sa longue chevelure, Et semble un vieux héros des temps déjà passés. Dans ses yeux brille encor l'éclair de sa jeunesse ; On voit se déployer dans sa main vengeresse Un étendard ensanglanté ; Et, pareil à l'Esprit qui poursuit les coupables, Sa voix tombe en cris formidables Sur le vainqueur épouvanté.

#### LE CHEF DES BARDES.

« Du haut de la céleste voûte Fingal me voit, Fingal m'écoute : Vous m'écoutez aussi, par la crainte troublés, Saxons ; mais votre crainte est l'aveu de vos crimes : Vous êtes les bourreaux, nous sommes les victimes ; Nous menaçons et vous tremblez ! Édouard, vers nos murs tu guides tes bannière ; Réponds : que t'ont fait nos guerriers ? Les a-t-on vus, chassant tes tribus prisonnières, Porter la mort dans tes

<sup>5</sup>Édouard, en effet, vaincu et chassé de l'Écosse, où il voulait rentrer après la mort de William Wallace, périt misérablement sur les rives du Forth.

foyers ? Qui de nous d'une paix antique et fraternelle A violé les droits trahis ? Qui de nous par les flots d'une horde infidèle A vu ses remparts envahis ? Ton seul silence est ta réponse. Voilà donc ces exploits dont ton bras s'applaudit ?... Arrête et courbe-toi : car ma bpuche prononce L'arrêt du Dieu qui te maudit. Prince, qui ris de nos misères, Édouard, crains du sort les faveurs mensongères, Crains ces forfaits heureux que l'Enfer t'a permis ; Tu portes sur ton front les célestes colères. Ne te crois pas jugé par tes, seuls ennemis, Songe à tes descendans, souviens-toi de tes pères... Connais tes juges et frémis.

« Édouard, un instant ton ivresse a pu croire Que les fils d'Ossian se tairaient sans remord ; Va, nous saurons flétrir ton nom et ta mémoire : Notre récompense est la mort. Ton pardon eût puni notre lâche silence. Quoi ! nous aurions flatté ton injuste puissance ! Notre main eût lavé le sang de tes lauriers ! Et, laissant nos héros errer aux rives sombres, Nous aurions de nos chants déshérité leurs ombres, Pour célébrer leurs meurtriers ! ? Les siècles se diront : À l'Écosse asservie, C'est en vain qu'Édouard enleva le bonheur ; Aux fiers enfans des monts il put ravir la vie, Il ne put leur ravir l'honneur ; Les chantres des héros, fuyant sa tyrannie, Aux lauriers des héros ont uni leurs lauriers, Et les Bardes sacrés de la Calédonie N'ont pu survivre à ses Guerriers. Édouard, désormais nous taire est notre gloire, Nos chants vont expirer ; mais nos noms dans l'histoire Poursuivront ton nom odieux. Pour la dernière fois nos harpes retentissent, Pour la dernière fois nos harpes te maudissent : Reçois nos terribles adieux. »

#### CHŒUR DES BARDES.

« Un jour tu gémiras sur tes vaines chimères, « Prince ; un jour tes larmes amères  
« Baigneront à leur tour tes lauriers odieux ; « Pour la dernière fois nos harpes retentissent, « Pour la dernière fois nos harpes le maudissent : « Reçois nos terribles adieux. »

Ils ont chanté : la foudre gronde. Du sommet des rochers dans les gouffres ouverts Ils s'élancent... Le bruit de leur chute profonde, Roule et s'accroît dans les déserts. Leurs restes des torrens souillent l'onde irritée ; La Harpe au haut des monts, par les vents agitée, À leurs derniers soupirs répond en soupirant ; Leurs corps défigurés tombent de cime en cime, Et leur sang au loin dans l'Abîme Rejaillit sur le Conquérant.

## Notes de l'auteur